

# Victor Segalen



# ASSOCIATION VICTOR SEGALEN

Présidente d'Honneur Annie Joly-Segalen

## Comité d'Honneur

Pierre Brunel, François Cheng, Michel Deguy, Vadime Elisseeff, Simon Leys,  
Etienne Manach, Roland de Margerie, Géo Norge, Pierre-Jean Remy,  
Kenneth White, Julien Yeh

Président Yvon Segalen  
Vice-Présidents Henry Bouillier, Monique Chefdor  
Secrétaire Général et Responsable du Bulletin  
Gilles Manceron  
Trésorier Anne Segalen  
Secrétaire Administratif Michel Comin

## Conseil d'Administration Provisoire:

Janine Bady, Yves Alain Favre, Dominique Lelong, Marie-Pierre Lévisse,  
Laure Mellerio, Michael Taylor, Christiane Thiollier

## Comité de rédaction

Paul Bady, Henry Bouillier, Monique Chefdor, Muriel Dètrie  
Yves Alain Favre, Anne-Marie Grand, Françoise Hân,  
Gilles Manceron, Anne Segalen, Michael Taylor

Dans différents pays du monde des lecteurs passionnés par l'oeuvre de Segalen ont manifesté de l'intérêt pour l'Association et sont prêts à la faire connaître dans leur pays. C'est le cas, parmi d'autres de :

En Australie: Ninette Boothroyd - Au Canada: Yvonne Hsieh - En Chine: Qin Haiying - Au Pays Bas: Jean-Pol Madou - En Suisse: Noël Cordonier - Aux U.S.A : Shuhsi Kao, Chine Lanzmann

Tous ceux qui souhaitent participer de manière active à l'Association, soit en diffusant ses publications, soit en l'aidant à organiser des manifestations, ou encore en envoyant des contributions aux Bulletins sont les bienvenus.

# Sommaire

Conversation avec André Malraux  
sur Victor Segalen par Yvon Segalen..... p 2

**Chez le président de la République  
chinoise** par Victor Segalen..... p 3

Portrait de l'artiste en empereur de Chine  
par Noël Cordonier..... p 12

Un nouveau regard sur la culture chinoise  
de Victor Segalen par Muriel Détrie..... p 20

La rencontre de Ky Dong "l'enfant rare"  
par Gilles Manceron..... p 22

Imaginaire et réel.  
Une Exposition à Neuilly-sur-Seine et Melun.  
par Paul Bady..... p 24

Notes de lecture (Exotisme et altérité, de Francis Affergan et  
Gauguin à Tahiti et aux îles Marquises, de Bengt Danielsson)  
par Jean Scemla..... p 26

L'actualité (traductions et colloques)..... p 28

Dans notre courrier..... p 29

Liste des adhérents..... p 31

La bibliographie, supplément au numéro 3, est parue..... p 33

## Conversation avec André Malraux sur Victor Segalen

Le lundi 1<sup>er</sup> mai 1972, Yvon Segalen et son épouse ont été reçus par André Malraux, au château des Vilmorin, rue d'Estienne d'Orves, à Verrières-le-Buisson.

Voici les notes qu' Yvon Segalen a prises après cet entretien.

André Malraux connaît et admire de longue date l'oeuvre de Victor Segalen. Il a eu l'édition de Stèles. Peintures. Equipée de 1956, au Club du Meilleur Livre, et se souvient avoir été sollicité en 1957 par Annie Joly-Segalen pour écrire une préface pour le projet d'édition de Chine. La Grande statuaire envisagée chez Plon. Il était alors en train de mettre la dernière main à son livre La métamorphose des Dieux et avait répondu qu'il ne pouvait pas engager un travail en marge de son essai. Mais il avait écrit un court commentaire avec l'idée qu'il pourrait figurer sur la bande.

Je lui rappelle ce texte, qui est le suivant : **"Le grand poète de Stèles nous révèle l'esprit de l'art qu'il étudie ici, comme nul ne l'avait fait avant lui, comme nul ne l'a fait depuis. Ce livre, dans son domaine, est IRREEMPLAÇABLE"**. Je lui parle de l'édition en préparation de cet ouvrage chez Flammarion qui comportera une post-face de l'archéologue Vadime Elisseeff. André Malraux est d'accord pour que sa phrase soit placée au début de cette édition.

Malraux connaît par coeur plusieurs poèmes de Segalen et cite de mémoire une phrase de la Stèle "Libation Mongole". Il explique qu'il y a des écrivains qui meurent jeunes et des écrivains qui meurent trop tôt. Victor Segalen est mort trop tôt. Son oeuvre aurait probablement été d'une "couleur" différente s'il avait vécu. C'est une oeuvre "amputée". Mais il ne pense pas que cette oeuvre, si elle avait pu être continuée, aurait tourné vers l'archéologie. A son avis, Victor Segalen aurait suivi sa voie qui était celle d'un grand écrivain et celle d'un très, très grand poète.

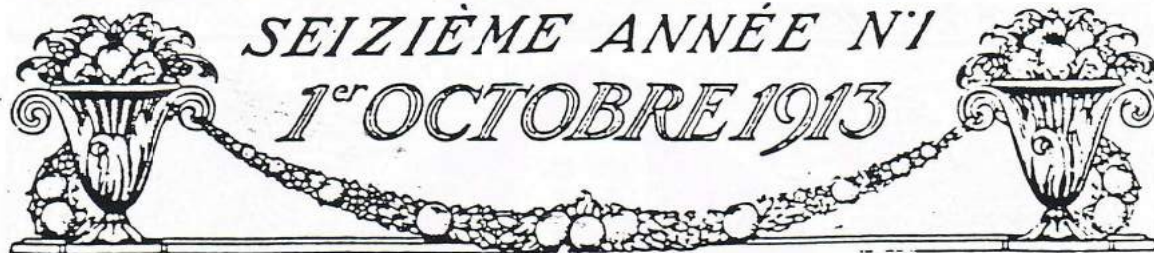
Yvon SEGALEN

Ceci est un bulletin d'information mais aussi de liaison.  
L'oeuvre de Segalen éveille des échos dans le monde entier.  
L'Association fait appel à tous pour lui signaler  
les travaux de recherche et de création  
que les écrits de Victor Segalen ne cessent de susciter.  
Ces informations seront publiées dans les bulletins à venir.

# LECTURES POUR TOUS

SEIZIÈME ANNÉE N°1

1<sup>er</sup> OCTOBRE 1913



De novembre 1912 à avril 1913, Victor Segalen a séjourné à Tchang-te-fou (Changde) à la résidence du général Yuan Shikai, alors président de la république chinoise. A la fin d'août 1913, pendant son séjour à Paris, René Doumic commande à Segalen cet article qu'il écrit en quelques jours. Il ne le signera pas et ne conservera ni le manuscrit, ni le texte imprimé dans la revue (voir à ce sujet Dossier pour une Fondation sinologique, Rougerie, Mortemart, 1982).



LE PLUS RÉCENT PORTRAIT DE YUAN-SHE-KAI, PRÉSIDENT « PROVISOIRE » DE LA RÉPUBLIQUE CHINOISE

Copyright by Hachette et C<sup>o</sup>, 1913. Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

8<sup>e</sup> Année. — 1<sup>er</sup> Liv. — 1<sup>er</sup> Octobre 1913. —



*C'est un des plus extraordinaires événements de l'histoire moderne que cette révolution qui, en Chine, renversa tout à coup un Empire datant de plusieurs milliers d'années et lui substitua un régime nouveau. Quant au personnage, certainement peu banal, qui porte aujourd'hui ce titre si étrange de « Président de la République chinoise », l'Europe ne sait*

## CHEZ LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE CHINOISE

*presque rien de lui. Aussi sera-t-on curieux de trouver ici, sur la personne de Yuan-Che-K'ai, sur sa carrière, sur sa vie intime, des détails d'une précision et d'une exactitude rigoureuses. Cette étude, due à l'un des familiers de la « Présidence » chinoise, sera pour beaucoup de personnes en France et hors de France une révélation.*



**L**E jour d'octobre 1911 où Yuan-Che-K'ai, ministre en disgrâce, fut désigné par décret impérial pour lutter contre la Révolution qui venait d'éclater à Han-K'ou, marque la fin d'un règne qui, en Chine, durait depuis quatre mille ans, et le départ pour un régime nouveau qu'on est convenu d'appeler « République ». Le même jour était, pour l'habile politique, le commencement d'une grande destinée, le début d'une ère de puissance pour laquelle aucun autre n'était aussi bien préparé.

**UN CHINOIS AMI** Le président de la République « BARBARES ». République chinoise, bien que fort bon lettré, n'est pas un lettré de carrière. C'est d'abord dans le métier des armes qu'il s'est signalé. Quant aux emplois purement civils sans lesquels il était illusoire d'espérer « parvenir » sous l'ancien régime de la Chine, s'il y a réussi, c'est grâce à ses qualités de meneur d'hommes, à sa perspicacité et à sa souplesse comme à sa persévérance.

Né dans cette province du Hou-nan, si caractéristique de la Chine du Nord, avec ses plaines longuement vallonnées, sa terre

jaune et grasse, ses hivers purs et doux, ses récoltes que livre sans peine un sol amoureux cultivé, il eut assez vite l'occasion de montrer ses talents. La Chine était à peine remise de l'invasion anglo française de 1860, de la révolte des Tai-Ping, de la grande guerre des musulmans; elle s'appretait à cette longue paix décadente qui suit les bouleversements nécessaires en ce pays. Commissaire de l'Empire près de la Cour de Corée. Yuan-Che-K'ai se trouva aussitôt aux prises avec un nouvel adversaire : le Japon. C'est là, sans doute, qu'il eut l'indice des temps nouveaux qui allaient entraîner la Chine dans le mouvement moderne.

Rien ne fut perdu pour lui des enseignements de la défaite; aussi, en 1900, quand les Européens devinrent tout d'un coup la bête noire des Boxers fanatisant les paysans chinois; quand la Cour laissa partir en guerre contre l'Europe ces bandes de forcenés, en épiant ce qui surviendrait, Yuan-Che-K'ai, alors gouverneur du Chan-Toung, adopta fermement une attitude de bienveillance vis-à-vis des étrangers. Depuis lors, il se fait entre eux et lui une sorte d'entente, de

## Chez le Président de la République Chinoise

sympathie spontanée : Yuan a reconnu que ces « Barbares » seront plus tard les rénovateurs obligés de la Chine : il les protège dans leur déroute provisoire. Les étrangers, de leur côté, ont compris quel homme était celui-là, plus proche d'eux-mêmes par les qualités qu'ils apprécient le plus. Les « Barbares » et Yuan ne cesseront, dès lors, d'entretenir de bonnes et sincères relations.

conseiller de la Cour, vice-roi de la province du Tche-li et en relations quotidiennes avec ses amis d'Europe. L'un des plus chers fut le Français Mesny, mort en combattant la peste de Mandchourie, et dont le deuil fut une vraie peine pour Yuan, dont il était le médecin favori.

Mais, en plein triomphe, un coup du sort s'abat sur Yuan-Che-K'ai. En 1908, l'Impératrice douairière T'seu-Hi



Aussi, lorsque Yuan, chargé de réorganiser l'armée du Nord, se met au travail, il trouve vite tous les appuis dont il a besoin. L'œuvre s'accomplit. Aux grandes manœuvres, les « Barbares » invités doivent reconnaître que les « tigres » hurlants d'autrefois ont fait place à des hommes beaucoup plus redoutables, à des soldats.

**SOUDAIN DISGRACE.** Cependant, l'importance de Yuan dans l'État ne cesse de grandir. Le voici grand

YUAN-CHE-K'AI SUIVANT A CHEVAL LES GRANDES MANŒUVRES DE L'ARMÉE CHINOISE.

*Moderniser l'armée chinoise, l'organiser et l'instruire à la manière des armées européennes, tel a été un des principaux soucis de Yuan-Che-K'ai. Aux grandes manœuvres, qu'il suit attentivement, les attachés militaires étrangers ont reconnu les progrès réalisés par les troupes sous son impulsion.*

et l'Empereur Kouang-Si<sup>8</sup> meurent l'un et l'autre dans des conditions assez mystérieuses. Sa protectrice disparue, c'est pour lui la disgrâce et l'exil : encore doit-il s'estimer heureux d'avoir la vie sauve. Le prince Tch'ouen, frère du défunt

souverain, et devenu régent — le nouvel Empereur avait à peine quatre ans — ordonne à Yuan-Che-K'ai d'aller « soigner dans ses terres du Hou-Nan une jambe qu'il avait malade ». En quelques heures, le vice-roi du Nord prend sa retraite.

## Lectures pour Tous

Il se fait aménager sa résidence de Tchang-te-fou, ville de la « Vertu accomplie ». Il orne cette résidence de tout ce qu'un prince ou un grand de la Chine ancienne doit voir autour de lui, afin d'être délicatement heureux : des jardins contournés, faits d'arbres rares, de pins greffés sur des cyprès, de grosses rocailles spongieuses, d'étangs semés de kiosques insulaires aux toits courbes, dont les inscriptions élégantes invitent tour à tour « Au repos », à « l'Entrée sous l'ombre », à la « Pêche abondante ». L'un d'eux, le plus évocateur, s'appelle « Pavillon pour attendre le Printemps ». Il y a aussi des mûriers, pour les vers à soie qu'il est décent d'élever ; il y a, dans cette immense résidence, des moulins, des cuisines, des magasins, des écuries pleines de petits chevaux robustes ; et, bien au milieu, très exactement face au sud comme un palais doit l'être, la longue file des bâtiments habités par le maître.

L'énumération en serait longue : il n'en est qu'un dont la description s'impose. C'est le grand hall honorifique, où on reçoit les hôtes de marque. Il est fait de matériaux modernes sur les plans immémoriaux des palais chinois : poteaux rouges laqués supportant le toit courbe aux rudes tuiles grises. Au dedans, tout autour de la charpente laissée libre et laquée de rouge, s'étalent les panneaux de bois sculptés et dorés, répétant par dizaines les deux immenses caractères de bon augure, le souhait par excellence : « Fou-cheou, Fou-cheou... », les signes du Bonheur et de la Longévité. Tous ont une origine impériale : ils sont les « témoignages de satisfaction » que, d'année en année, à



YUAN-CHE-K'AI EN COSTUME DE GUERRE ANCIEN.

*Si, dans sa jeunesse, le Président a revêtu ce pittoresque et étrange costume, on ne le voit plus maintenant qu'en uniforme très moderne : tunique beige verdâtre et casquette plate.*

l'occasion de dates mémorables, l'Impératrice douairière accordait à son ministre préféré, ou obligeait son cher neveu et précieux prisonnier, l'Empereur, à décerner au maître de céans.

Le séjour de Yuan dans cette somptueuse résidence et sa disgrâce semblaient devoir se prolonger sans fin : il en sortit au bout de trois ans à peine.

En octobre 1911 éclatent des troubles à Wou-Tchang, vite propagés à Han-K'ou et à Han-Yang, premières manifestations de la lutte engagée contre l'Empire par le parti révolutionnaire que dirigent Souen-Yat-Sen et ses comparses. Une telle insurrection pouvait être aisément étouffée. Elle n'était ni organisée, ni prévue par ceux qui en bénéficièrent : et, justement, elle réussit. En quelques heures, le vice-roi du Hou-Nan et du Hou-Pei était mis en fuite ; son yamen brûlait ; ses troupes fidèles tiraillaient sans conviction sur un adversaire qui se vit bientôt maître de l'artillerie et de quelques milliers d'hommes.

Le gouvernement de Pékin répondit aussitôt par l'envoi d'une division loyaliste fidèle à la dynastie mandchoue. Bien armés, ces Impériaux devaient, en faisant simplement leur métier de soldat, avoir raison des révolutionnaires : ils furent battus.

LA COUR FAIT  
APPEL  
A L'HOMME  
NÉCESSAIRE -

Un seul  
homme,  
pense-t-on  
à la

Cour de Pékin, est capable d'arrêter le mouvement révolutionnaire : c'est Yuan-Che-K'ai. L'Empereur de quatre ans, représenté par le Régent, celui même qui avait chassé Yuan de la Cour, promulgue la nomination de l'exilé à la charge du vice-roi en fuite, et





le fait maître des « deux provinces Hou ». Yuan répond d'un seul trait : il refuse, et entend demeurer chez lui « pour soigner cette jambe qu'il a bien malade depuis trois ans ».

Nouvel édit, plus pressant, ordonnant l'acceptation. Cette fois, Yuan accepte, mais

LE PRÉSIDENT, EN UNIFORME ACTUEL DE GÉNÉRAL, EN TOUR DE SON ÉTAT-MAJOR.

non point la charge qu'on lui propose : il entend être commandant en chef des troupes chargées de la répression. On tergiverse ; on cède enfin : on le nomme généralissime. Ordre de partir aussitôt vers le Sud : il accepte le poste, mais réserve son départ. Là-bas, les choses tour-

## Lectures pour Tous

nent assez mal. A Han-Yang conquis par les révolutionnaires, ceux-ci occupent une très forte position sur une colline qui surmonte l'arsenal, dont ils sont maîtres depuis longtemps. De nouveau, la Cour presse le généralissime malgré lui de sauver la dynastie par sa présence sur le front des troupes, par son action sur les hommes qu'il a formés jadis, les commandants qu'il a faits de ses mains, les choisissant parmi les plus humbles autour de lui. Il ne refuse plus, prend son temps, annonce son départ pour le Sud ; on le croit parti, arrivé : il est toujours à Tchang-te-fou, gardé par cinq mille hommes bien à lui. On se demande s'il en sortira jamais ; soudain, le voici en route, vraiment cette fois, mais pour le Nord. Il *marche délibérément* sur Pékin où il arrive précédé de deux longs trains militaires chargés de ses fidèles Hounanais....

UNE ENTRÉE  
BIEN  
MODERNE.

S'il avait cédé à un orgueil avide de revanche, Yuan aurait pu faire à Pékin une entrée triomphale, une entrée de conquérant ou de sauveur. Venant du sud, il eût abordé l'énorme ville par la cité chinoise, et la porte avancée de « l'Éternelle Stabilité ». Et, pendant une lieue, sa chaise aux huit porteurs aurait piétiné la grande voie médiane, entre ces formidables gardiens des cultes impériaux : le temple du Ciel, à droite et à l'est, le temple de l'Agriculture, à l'ouest. Puis, montant vers le nord, il aurait franchi les fossés qui séparent la ville tartare, ou mandchoue, de la ville chinoise.

Yuan-Che-K'ai se garda bien de montrer ce qu'il pouvait. Par là, il manifestait son peu de goût pour les gestes inutiles. Voici son arrivée réelle : une station de chemin de fer, au pied des remparts, un simple « terminus », des Européens qui l'attendent, le reconnaissent et le saluent fort sympathiquement. Des gardes qui l'entourent et l'écrasent pour le protéger, et le portent presque, non point jusqu'à sa chaise de cérémonie, mais dans une voiture européenne, dont les deux bons trotteurs noirs l'emmènent rapidement par un détour jusqu'à sa maison familiale. Le lendemain, comme un ministre fidèle, il fait à l'Empereur sa visite officielle d'arrivée. Mais le plus humilié, certes, n'était point celui qui, selon l'usage, devait frapper neuf fois le sol de son front.

On ne peut éviter ce rapprochement : quelques mois après, le « docteur » Souen-Yat-Sen, un des principaux agents révolutionnaires, pénétrait à son tour à Pékin, en invité de Yuan. Et son entrée ne manqua point de tous les ridicules : la gare décorée de loques rouges et de pavillons de papier ;

sur le quai : des curieux, la boutonnière épinglée du signe d'admission à la « cérémonie ». Beaucoup d'enfants des écoles. Aucun ancien costume de fête : redingotes noires, coupées sur des patrons inattendus ; complets européens faits de soie souple chinoise ; robes demi-chinoises couvrant mal des jarretelles et des chaussettes peu décoratives, mais qui furent à l'extrême mode, l'an dernier. Mal repoussés, après le sacrifice des tresses, imposé par la révolution, les cheveux noirs des « Li-min », le « peuple aux cheveux noirs », pointaient en brosse sur les fronts rasés pendant trois cents ans.

Voici donc Yuan-Che-K'ai dans Pékin et réinstallé dans son ancienne résidence, délaissée depuis trois ans. On pressent déjà qu'il est le maître. Lui doit le savoir mieux que tous ; mais quel tact à le dissimuler ! Cependant, les mesures de répression deviennent cohérentes, efficaces. Des milliers d'hommes s'en vont grossir les contingents fidèles. Han-Yang et Han-K'ou sont repris après une bataille acharnée, dont l'héroïsme nouveau-jeu fut « d'oser combattre sous la pluie », révolution dans l'ancienne tactique chinoise.

ABDICATION  
DU PLUS  
VIEIL EMPIRE  
SOUS LE CIEL.

Puis, quand le Nord est prudemment privé de troupes, et quand le Sud ne menace plus guère, on apprend, à peu d'intervalle, que le Régent prépare une abdication solennelle et que les révolutionnaires, découragés, traitent avec les Impériaux. Il se passe alors un fait sans équivalent dans l'histoire européenne : les Mandchous, vainqueurs officiels de la révolution, viennent remettre le pouvoir entre les mains du peuple, représenté par Yuan-Che-K'ai dont les troupes ont battu précisément les « armées du peuple » dans la vallée du Yang-Tseu. Il reste donc au pouvoir le seul Yuan, bientôt élu « Président provisoire ».

Représentez-vous Pékin, la plus ordonnée, la plus logique, la plus équilibrée de toutes les métropoles. Et jetez un coup d'œil sur le plan de la ville.

Ce qui frappe d'abord, c'est l'impeccable direction cardinale. Les quatre côtés du carré de la ville mandchoue sont nettement nord et sud, est et ouest. Du nord au sud courent d'immenses avenues reliées par des ruelles. Toute maison, tout yamen, tout palais tourne rigoureusement vers le sud ses bâtiments majeurs et sa porte maîtresse.

Au centre de tout, le palais et ses jardins, ses lacs, ses magasins, ses temples, ses centaines de toits courbes écaillés de tuiles jaunes. Cela s'enferme dans l'enceinte pourpre-

## Chez le Président de la République Chinoise

violet : c'est la « Cité violette interdite ». Toute une ville impériale, là-dedans.

A l'entour, seconde ville aux murailles créées de tuiles jaunes, et peuplée surtout de Mandchous : c'est la « Ville jaune ». Celle-ci, de même, est comprise dans la plus grande cité tartare, dont les remparts, hauts de dix à douze mètres, forment un carré un peu déformé de vingt-quatre kilomètres de tour.

Enfin, au sud, la cité chinoise. Celle-ci — et combien de gens l'ignorent ! — n'est que l'avortement d'un plan de construction formidable : dans le dessein d'un puissant

tenu longtemps, discrètement, en dehors du palais. Il a tout d'abord occupé le ministère de la Guerre, tout au nord de la ville tartare, grand bâtiment construit à l'européenne avec des matériaux étonnés de leur nouvel emploi. Puis, discrètement toujours, il s'est fait place, auprès du palais, dans les jardins et les lacs. Il y en a trois, les « Trois Mers », du Nord, du Milieu et du Sud. Il a choisi cette dernière résidence, faisant, par prudence, élever, à l'endroit qui sépare le lac central du lac du sud, un haut mur de briques grises qui l'isole.



empereur de l'ancienne dynastie des Ming, cette ville

« extérieure », réduite actuellement au « faubourg » sud, devait entourer totalement, de son périmètre immense, la ville tartare, qui contient la ville jaune, qui enferme la cité violette, qui protège et garde l'Empereur.

Et c'est là, presque côte à côte, que vivent aujourd'hui l'Empereur « abdiqué » par son Régent, mais non déchu, et le Président, toujours « provisoire », mais dont la puissance et l'« étoile » s'affirment de jour en jour.

L'Empereur occupe toujours les palais centraux. Quant au nouveau venu, il s'est

UNE RÉCEPTION DANS LE YAMEN DE YUAN-CHE-K'AI, DU TEMPS QU'IL RÉSIDAIT A TIEN-TSIN EN QUALITÉ DE GOUVERNEUR DU TCHÉ-LI.

### LE PROTOCOLE NOUVEAU.

Pour aborder le Président, aucun protocole ancien. Tout est moderne et sur un pied militaire. Le général en chef d'autrefois n'est entouré que de soldats. L'uniforme, dérivé des modes allemandes, est un beige clair, verdâtre, non déplaisant, et parfois bien porté. Casquette plate, débordante. La plupart des vieux soldats qui veillent sur la personne de Yuan-Che-K'ai ont longtemps servi sous ses ordres. Du plus humble officier jusqu'aux généraux, il doit pouvoir compter sur eux.

Déjà, le tout moderne ministère de la Guerre ne laissait franchir que prudemment les distances qui le séparaient de la toule.

## Lectures pour Tous

Dans sa résidence nouvelle, le Président est encore plus retiré, mais non pas inaccessible. A supposer franchis les multiples détours qui mènent jusqu'à lui, voici enfin l'homme qu'on a devant soi.

Corpulent, avec des gestes vifs, de petite taille, le cou puissant et court, on remarque en lui tout d'abord ses yeux très particuliers, très beaux, très mobiles, des yeux à fleur de tête et qui dévisagent l'interlocuteur avec un mélange de pénétration et de cordialité : on sent qu'il devine ce que vous allez dire, mais qu'il est prêt à vous écouter pour se faire sur toutes choses une opinion éclairée.

Il a dépassé la cinquantaine, mais n'a rien en lui qui annonce une vieillesse proche. Il est vêtu, dans ses appartements, de la longue robe chinoise, non brodée, en soie brochée de couleur sombre. Les manches ne dépassent plus les mains, comme il était obligatoire autrefois, ce qui donnait lieu au geste élégant, familier au lettré, qui, pour écrire, relevait délicatement sa manche du bout de ses doigts aux ongles longs. Cette robe, très ample, tombant jusqu'aux chevilles, sied fort bien aux vastes carrures. Le Président a, depuis les premiers jours de la République, abandonné la tresse mandchoue, si jalousement peignée durant si longtemps. Ses cheveux, taillés courts et régulièrement, arrondissent la tête déjà ronde ; il porte une moustache drue, courte, aux pointes baissées.

Son abord est vif, simple et spontané. Il a gardé de l'ancienne politesse chinoise (pompeuse et fastidieuse parfois) cette élégance vraie des gestes, qui entoure si bien la venue de l'hôte, précède ses pas, le guide, lui désigne sa place, cet empressement qui s'informe aussitôt de mille choses, d'où il vient, où il va, et ne laisse point de place au silence ou à la froideur. Depuis le nouveau régime, cette politesse ancienne est en train de se perdre, et ne sera plus dans dix ans, hormis chez le peuple et les paysans, qu'un souvenir. Chacun des hommes politiques nouveaux est donc obligé d'emprunter aux étrangers ce qui lui paraît du meilleur goût ou s'accorde le mieux avec le sien : « shake-hand », salut de la main, raideur ou abandon. Le résultat, chez les jeunes, est parfois déplorable. Mais le Président, ami de vieille date de tant d'Européens, a pu se faire une cordiale attitude personnelle dans laquelle éclatent ces qualités qui sont bien à lui : une grande finesse, une belle spontanéité franche.

LA JOURNÉE  
D'UN  
CHEF D'ÉTAT.

Sa vie actuelle est toute de simplicité et de labeur. Il a tout changé de l'ancien usage qui, naguère, voulait que,

chaque matin, bien avant l'aube, se réunît le grand Conseil chargé de régler l'emploi du jour qui se levait. Mais il reste fort matinal.

Il lui faut d'abord prendre connaissance des rapports envoyés des provinces : presque chaque matin, depuis deux ans, on apprend que telle ville se soulève, ou que les Mongols partent en guerre et d'ailleurs n'arrivent jamais. C'est aussi le matin que le Président reçoit les Européens attachés à sa maison militaire, et dont les plus familiers sont un Norvégien, le général Munthe, l'un de ses plus anciens amis, qu'il n'a guère quitté depuis dix-sept ans, et un Français, le commandant Brissaud, conseiller militaire des plus écoutés et des plus énergiques. Souvent aussi, c'est l'heure qu'il accorde aux soins de sa santé, robuste certes, mais sur laquelle veille officiellement le docteur Hazard, médecin de la légation de France.

Les heures de repas sont restées celles de la vie chinoise : dix heures du matin et six heures du soir. On ne les signale ici que pour se conformer à cette sorte de règle qui veut que, dans toute étude portant sur la vie d'un chef d'État, ce détail soit mentionné. La cuisine est, le plus souvent, à la mode chinoise (sauf quand il s'agit de réceptions d'invités étrangers). Mais on ne dira rien de plus sur cette cuisine chinoise, laissant aux chroniqueurs en chambre le soin d'accumuler sur elle, à leur habitude, les plus fantaisistes détails.

LOIN  
DES REGARDS  
DE LA FOULE.

Ce qui est plus important est le « régime » général que s'impose le Président, celui de la plus sévère claustration. Jusqu'au jour du décret d'abdication, on le voyait parfois sortir pour se rendre au palais, ou parfois faire visite au quartier des Légations, qui se concentre au pied des murailles méridionales de la ville tartare. On se souvient de l'attentat dont il faillit être la victime : une bombe, lancée d'un premier étage, tua trois hommes de son escorte. L'explosion et le danger l'émurent moins que la mort de ses bons serviteurs.

Aussi n'est-ce point par méfiance que Yuan-Che-K'ai, habitant le palais, s'y enferme si soigneusement, mais par coutume des souverains chinois qui se montrent fort peu à leur peuple, et aussi, par jeu prudent de politique attentif. Il n'a point paru même à l'ouverture du Parlement ; non pas par mépris officiel pour ces jeunes qui s'apprétaient à le juger, et peut-être à l'interpeller, mais, poliment, il s'est fait excuser pour cause de maladie. Il n'a point prononcé les grands

## Chez le Président de la République Chinoise

discours qu'un fondateur de République ne manque pas de débiter ; il s'offre rarement « au peuple », qui le connaît d'ailleurs et l'entoure de moins de curiosité que ne font les étrangers. Quand on le voit publiquement, c'est presque toujours à la faveur d'un déploiement militaire. Son public favori ce sont toujours ses soldats du Nord. C'est ainsi qu'aux fêtes anniversaires (nombreuses déjà) rappelant les débuts de la révolution, le décret d'abdication, etc., il reçoit dans la matinée ses amis les étrangers, et revêt alors un uniforme de général.

Mais, à vrai dire, les fêtes qui réuniront les corps constitués chinois et tous les membres des Légations n'ont pu encore avoir lieu : cet homme, qui tient quatre cents millions d'hommes dans sa main, n'est encore officiellement désigné que de ce nom : « Président provisoire ». C'est un trait de sa politique que de ne point chercher à passer outre, et de s'en tenir aux faits plus qu'aux mots.

**TEL PÈRE, TELS FILS.** Dans cette vie extérieure et laborieuse, la famille et la vie de famille gardent en apparence un rôle secondaire ; mais il n'en est rien. Le Président s'occupe attentivement de l'éducation de ses nombreux enfants.

L'un d'eux, l'aîné, M. Yuan-K'o-ting, a reçu, par la volonté prévoyante de son père, une forte éducation européenne. Outre les principes généraux des sciences, il a été mené fort loin dans les questions d'histoire européenne, d'économie politique, de stratégie et de tactique militaire. Il parle fort bien le français et l'anglais, et n'est point étranger au japonais. A son honneur, il n'a rien négligé des études chinoises anciennes et s'intéresse particulièrement aux belles choses du passé chinois. M. Yuan-K'o-ting est un bel exemple pour les jeunes étudiants ses compatriotes, trop souvent portés à mépriser les enseignements traditionnels

qui demeurent, après tout, à la base de la future nation chinoise.

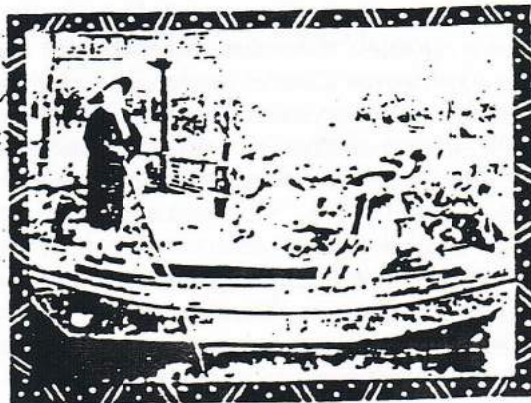
Deux autres des fils du Président viennent de quitter Pékin pour un long voyage en Europe. On voit ainsi combien Yuan-Che-K'ai juge nécessaire l'enseignement européen. C'est une des raisons qui ont fait sa force, jadis, et qui la lui conservent aujourd'hui : il est le seul homme de Chine qui ait su joindre en lui ce qui faisait la solidité de sa race avec les qualités, toutes différentes, qu'il reconnut dans les envahisseurs étrangers. De l'âme chinoise le Président possède cette merveilleuse souplesse toujours en défensive polie, cette modération dans un succès inespéré, dans une fortune dont l'exil semblait le détourner pour toujours. Il n'a jamais eu de gestes théâtraux ou vains. Il s'est gardé d'une éloquence apprise et creuse en laquelle le chef des révolutionnaires, Souen-Yat-Sen, est passé maître. Il s'est gardé aussi des imprudences inouïes dont les Mandchous donnaient l'exemple. En cela, il montre sa parfaite connaissance du pays et des siens.

Des qualités européennes, il a la grande activité, l'ardeur au travail, la netteté prompte du jugement. De lui-même, enfin, il tient cette bonne foi inébranlable envers ceux qui lui ont rendu service, et dont il s'embarrasserait sans vergogne plutôt que de passer pour un ingrat en les écartant de sa personne.

Un dernier trait : son culte véritable, son admiration sans cesse en éveil pour notre « Napoléon, Empereur des Français ».

Yuan-Che-K'ai arrivera-t-il à établir sur des fondements solides un régime dont le nom seul, en Chine, semble un paradoxe ? Ce qu'on peut assurer, c'est que le sort de ce peuple « le plus vieux sous le ciel » ne pouvait être remis entre des mains plus habiles et plus fermes.

LE PRÉSIDENT PÊCHANT À LA LIGNE EN COMPAGNIE DE SON FRÈRE DANS SON DOMAINE DE TCHANG-TE-FOU. (CL. HARRINGUE.)



# Portrait de l'artiste

## en empereur de Chine

Moi et l'Empereur de Chine: vous êtes à Pékin au tournant du siècle, au moment où une monarchie étiolée va entraîner dans sa chute (1911) une civilisation quadrimillénaire. Vous êtes écrivain. Quelle Chine restituez-vous à vos lecteurs européens?

Pour Pierre Loti, l'un des représentants les plus connus de la littérature coloniale exotique, le roman est remplacé par la description ou, mieux encore, par l'impression, étant donné que son témoignage doit alimenter plus qu'assouvir le pouvoir imaginaire de l'Orient sur son public. Et Loti n'est jamais si bien servi qu'à Pékin où ayant pénétré en tant qu'officier du corps expéditionnaire dans la cité interdite, il peut se poser comme l'ultime témoin d'un monde maintenant écroulé. « Pékin est fini, son prestige tombé, son mystère percé à jour » avoue-t-il, candide, en fermant ses *Derniers Jours de Pékin*<sup>1</sup>, sa relation du saccage de la ville impériale.

Chez Paul Claudel, diplomate affecté en Chine de 1895 à 1909, les poèmes en prose de *Connaissance de l'Est* procèdent également de la description mais celle-ci, souvent crue (« Le Porc », « Sur la cervelle ») se double d'un projet eschatologique. Si la terre chinoise n'appelle que des tableaux au ras du quotidien, c'est que la civilisation qui l'occupe reste, à ses yeux de poète chrétien, radicalement païenne, pragmatique, stérile et sans transcendance comme le confirme un extrait de « La Tombe » rédigée après une visite des sites funéraires Ming en 1897:

...c'est ici la sépulture de l'Athée. [...] C'est l'enfouissement simple, la jonction de la chair crue au limon inerte et compact; l'homme et le roi pour toujours est consolidé dans la mort sans rêve et sans résurrection<sup>2</sup>.

« JE SUIS EMPEREUR »<sup>3</sup>. Tranquille, lapidaire, voilà la réponse de Victor Segalen à l'ethnocentrisme colonialiste et au théocentrisme claudélien et voilà sa saisie d'une réalité antipodiquement autre.

Arrivé à Pékin en juin 1909, Segalen commence par se démarquer de Claudel dont il admire l'œuvre autant qu'il rejette le catholicisme tentaculaire. Ce n'est donc pas un hasard si la sentence qui inaugure une approche inédite de la Chine et fonde une nouvelle esthétique s'inscrit, en lettres capitales, dans une prose inspirée par des tombes analogues à celles décrites par Claudel quelques années auparavant. Phrases assertives, verbes d'état et déictiques contre des phrases du même type (« c'est ici », « c'est ») chez Claudel, Segalen répond à son prédécesseur sur trois points principaux. D'une part il narrativise la description. L'empereur dont chez Claudel il ne subsiste rien est exhumé à la faveur d'un récit solennel. D'autre part, le point de vue de la narration a diamétralement changé: voyez ci-dessous la parenthèse méprisante où les étrangers représentent les barbares d'Occident. Enfin, corollaire obligé, la cosmologie chinoise est réhabilitée et la compétence, le savoir change de camp (le sage indigène vs l'étranger ignorant et frileux):

<sup>1</sup> Paris, Calmann-Lévy, 1901, p. 496.

<sup>2</sup> *Connaissance de l'Est*, in *Œuvre poétique*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1967, p. 74.

<sup>3</sup> V. SEGALEN, « Les Treize Tombeaux », in *Briques et Tuiles*, Montpellier, Fata Morgana, 1975, p. 38. Les majuscules sont de Segalen.

Celui qui détrôna le fils de son frère a désiré dormir là. Il s'est épris, un jour de chasse, de l'ampleur embrassante des collines; et, sachant quel repos immense est la mort pour le Sage (ceux qui s'agitent tant sur la vie, qui piétinent leur vie, qui tremoussent leur existence, les étrangers ne le savent pas), il a désiré l'immensité calme et reposée du tombeau. [...]

La Chine est l'Empire, l'Empire est le Ciel, et tout se réenveloppe en un même état et une même splendeur<sup>4</sup>.

Quant il répondra à Loti, dans l'œuvre qui résultera de cette volte-face du point de vue, dans *le Fils du Ciel* censé être écrit du Dedans de la cité interdite, Segalen lui refusera toute crédibilité. Loti se targue-t-il d'avoir touché au cœur de l'Empire? Eh bien, ce qu'il a vu et relaté est un tableau dévoyé puisque les Chinois, avant d'abandonner leur palais, l'ont sciemment dénaturé:

on allait jusqu'à remplacer la décoration des murailles par des peintures équivoques pour tromper les barbares; on disposait avec ruse les plats et les coffres selon leur goût. On décollait, on emportait pièce par pièce tout ce qui faisait la somptuosité du Palais dans l'Île<sup>5</sup>.

Moi et *Le Fils du Ciel*: alors que la réponse de Segalen à Claudel appartenait aux premiers matériaux du livre (août 1909), celle contre Loti est extraite du *Fils du Ciel* dans son état le plus avancé quoique encore inachevé. Mais une œuvre d'une telle ambition pouvait-elle être conduite à terme? Le livre que vous avez ouvert a-t-il un équivalent dans la littérature de son temps? Car non seulement il feint de nous revenir de là-bas, du cœur de la cité interdite, mais encore le fait-il dans une extraordinaire compétition des genres littéraires qui rappelle parfois la *Vita Nuova*.

« Qui fait de grandes enjambées ne marchera pas très loin », a dit Lao-Tseu (fragm. XXIV). Reprenons donc posément et faisons précéder notre lecture du *Fils du Ciel* de deux chapitres d'approche, l'un rappelant les temps forts du règne historique de Kouang-Siu, avant-dernier empereur de Chine et personnage central de notre livre, l'autre esquissant à traits rapides, et donc caricaturaux, les contours de la poétique segalénienne.

### **Kouang-Siu (1871-1908)**

T'sai T'ien est proclamé empereur à 4 ans et prend le nom de règne de Kouang-Siu. Pendant la minorité, jusqu'en 1889, la régence est assurée d'abord par deux impératrices puis par la seule Tseu-hi, la tante de Kouang-Siu, qui a éliminé sa collègue.

Règne calamiteux: humiliante défaite contre le Japon (1894), infiltration d'idées réformistes; positivement accueillies par le jeune empereur, elles sont balayées par Tseu-hi qui reprend brutalement les rênes en septembre 1898 en reléguant son neveu dans l'île de Ying-t'ai. Les Boxers se soulèvent en 1900 contre les Occidentaux qui répliquent. La Cour abandonne Pékin avant que le Corps international ne mette à sac le palais. Accord de paix avec les puissances étrangères et retour de la cour dans ses murs (janvier 1902). Depuis, rien de notable sinon la visite du Dalaï Lama à Pékin en 1908. Kouang-Siu meurt le 14 novembre 1908 quelques heures avant sa célèbre tante.

L'image d'un souverain aboulique, malade et/ou épuisé par les orgies faisait le bonheur des gazettes européennes. Dès lors, si l'intérêt effectif de Segalen pour ce règne date de son arrivée en Chine, il avait déjà pu être retenu par la curieuse complexion du jeune souverain en 1901-1902, quand il étudiait en médecin les correspondances sensorielles:

<sup>4</sup> *Ibidem*, p. 37.

<sup>5</sup> V. SEGALEN, *Le Fils du Ciel*, Paris, Garnier-Flammarion, 1986, p. 145. Les citations tirées de cette édition sont désormais suivies de l'indication de la page. L'orthographe des noms chinois respecte la transcription de Segalen.

...le pauvre empereur de Chine, atteint de l'étrange maladie de ne pouvoir affirmer sa virilité, n'éprouve-t-il pas un semblant de force lorsque, en rêve, il lui semble percevoir le bruit du gong<sup>6</sup>.

### Éléments de poétique

L'œuvre d'art, pour Victor Segalen, se définit en termes d'énergie et celle-ci est ressentie diversement suivant la place que l'on tient dans la chaîne de communication et qui court du producteur, l'artiste, au consommateur, le spectateur ou le lecteur.

Idéalement, dans l'intimité du moi créateur, il existerait une possibilité de traduction — Segalen parle même de transsubstantiation — des affects premiers en forme verbale ou plastique. Phase optimiste voire utopique puisque, dans le cas d'un écrivain, elle fait du mot un signe capable de restituer sans perte la charge émotive initiale. Du scientifique repérant les traces de cette motivation particulière (qui consiste à unir le signe à son producteur<sup>7</sup>) dans les synesthésies à l'artiste confirmé posant les jalons d'une « logologie » (1918), science où il rêvait d'étudier les homologues du corps humain d'une part et de la syntaxe et de phonétique d'autre part, le champ mimologique de Segalen est large et fertile et, on le verra, il s'enrichira au contact de l'écriture chinoise.

A cet intense mais intime bonheur linguistique fait pendant, quand on exporte vers le lecteur ce premier noyau actif, une phase pessimiste de dégradation. Le modèle de Segalen est ici celui de la thermodynamique: de la même manière que l'énergie totale de l'univers décroît, l'œuvre, en accomplissant son destin public perd de son expressivité signifiante originaire et l'entropie augmente.

A l'aide de cette grille, Segalen mesure l'efficacité des genres littéraires qui sont affectés d'un coefficient de communicabilité plus ou moins haut.

En tête, le poème qui a la capacité de communiquer de psychisme à psychisme sans passer par la voie banale d'une intrigue. Certes la poésie peut confiner à l'autisme et, de l'aveu de Segalen, certaines pièces des *Illuminations* de Rimbaud ne sont que des « vibrations accordées pour lui [Rimbaud] seul »<sup>8</sup>. Vibrations ici, ondes ailleurs, les métaphores de Segalen insistent sur la propagation de l'énergie poétique en ressortissant toujours à ce qui en physique était, au début du siècle, nouveau, mystérieux et chargé d'espoirs (!): le rayonnement particulière.

A l'inverse, au bas du tableau se traîne le roman qui dilapide irrémédiablement tout le capital énergétique de départ. Ayant besoin d'une intrigue qui ambitionne platelement de reproduire — Segalen griffe l'esthétique naturaliste — un coin de réalité, le roman a pour torts principaux de vouloir dissimuler son narrateur sous l'affabulation et de vassaliser les mots au service de cette dernière. Au contraire, le poème laisse plus d'initiative aux mots — « le pinceau devance la pensée » (p. 57) dira l'empereur — et, affichant délibérément sa subjectivité, il aura davantage de chances de résonner en celle du lecteur. En forçant un peu les termes, nous dirions aujourd'hui que l'autotélicité du poème est paradoxalement sa meilleure possibilité de communication. Pour un Segalen baignant dans la première psychiatrie française, l'inconscient, pressenti comme siège de la créativité représentait une personnalité seconde, capable d'agir à l'insu de la commune et le poème aurait pour fonction de réveiller en le lecteur son autre assoupi.

<sup>6</sup> Tidianeuf (pseud. Quenaidit), « Introduction à l'étude du *Son-lumière-couleurs* dans l'Astral », *L'Initiation*, août 1901, p. 141. Cet article est cité dans V. SEGALEN, *Les Synesthésies et l'école symboliste*, Montpellier, Fata Morgana, 1981, p. 19, n. 5.

<sup>7</sup> C'est ce que G. Genette nomme *mimologisme subjectif*. (*Mimologiques*, Paris, Seuil, 1976, p. 240).

<sup>8</sup> V. SEGALEN, *Le Double Rimbaud*, Montpellier, Fata Morgana, 1979, p. 23.



Entre les deux genres antagonistes, plusieurs degrés intermédiaires prennent place: l'essai, la nouvelle et bien sûr le drame doté d'un statut particulier. Théoriquement, dans ce mode d'énonciation absolue chaque personnage serait, si l'on suit Segalen, un poète potentiel puisqu'il affirme constamment son « je-ici-maintenant ». Mais, en fait, il n'en est rien et l'on assiste dans les pièces dramatiques de Segalen à un duel pour la maîtrise de la parole. Le héros, toujours une figure du créateur, lance bien son chant mais ce dernier se voit intercepté par les personnages secondaires qui le détournent à des fins politiques (*Orphée-Roi*) ou religieuses (*Orphée-Roi, Siddhartha*).

### "Triple trame"

Si, conformément à son sous-titre — *Chronique des jours souverains* —, le *Fils du Ciel* consigne au jour le jour les principaux événements du règne de Kouang-Siu, trois voix se disputent la narration. « Triple trame et chaînes enlacées. Plaisir aux syllabes et aux mots »<sup>9</sup>, dira Segalen des bonnes pages publiées en 1918, satisfait des interactions des poèmes de l'empereur, du récit de l'annaliste et des décrets officiels.

1) Dans la texture globale de l'ouvrage, les poèmes creusent la place d'un présent mais, comme la plupart d'entre eux constituent des analepses (des flash back, si vous préférez), ce présent est à porte-à-faux avec le narré de la chronique. Préoccupé par une seule mais fondamentale question — « Qui m'enseignera qui je suis? » (p. 60) —, l'empereur semble n'avoir pour solution que l'occupation de plus en plus pleine de ce présent du poème. Autrement dit, la seule issue à son interrogation existentielle consisterait à la poser incessamment à la faveur du poème: je suis le plus authentiquement dans le seul moment du dire. Alors que ses premiers vers tâchaient de concilier vie introspective et vie publique, ceux qui suivent le coup d'état sont achroniques et, au-delà de la contrainte temporelle, ils ne célèbrent plus que l'adéquation avec le pur moment.

...l'Ere qui n'en est pas, l'Ere continuelle, le Recommencement perpétuel, la Grande-Heure, celle qui ne connaît plus de révolution, ni d'espace.

Ciel Ancestral, voilà ce que j'annoncerai... (p. 202).

2) Cet hymne très mesuré dans sa forme est conçu comme les plus classiques des Odes du Che-King. On peut y admirer une harmonie balancée, une juste mesure dans l'énoncé des sentiments. Seul le sens lui-même échappe au commentateur (p. 203).

Ce critique sourd à la dimension cognitive du poème qu'il a recueilli est l'annaliste. Il est mandaté par la douairière Tseu-hi pour suivre dans l'ombre Kouang-Siu et pour consigner non pas, à l'instar des annalistes habituels, la matière qui servira à écrire l'histoire officielle du règne mais la vie la plus intime du souverain.

Pour respecter l'étiquette impériale qui réservait au seul monarque l'usage de la première personne, l'annaliste s'exprime à l'impersonnel<sup>10</sup>. La différence de condition entre Kouang-Siu et le scribe répète donc la différence statutaire entre le poème et la prose. L'annaliste est bien une non-personne entre celui qu'il épie et celle à qui il destine son récit. Sa narration suivant de peu les événements, son temps de prédilection est celui du simple témoin, le passé composé: il ne se risque pas souvent à utiliser les temps du passé révolu quand la « Terrible Vieille », comme

<sup>9</sup> Note de Segalen rapportée par A. Joly-Segalen dans *Le Fils du Ciel*, Paris, Flammarion, 1975, pp. 165-166.

<sup>10</sup> Une dérogation à l'emploi de l'impersonnel se lit p. 162. Explication: le passage appartient au premier manuscrit du livre qui remplace un deuxième, plus achevé mais perdu depuis la page 144.

la nommait Segalen dans ses notes, peut à tout moment infléchir l'histoire en la réécrivant. Obligé de concéder un tissu narratif minimal pour relier des formes plus figées des poèmes et des décrets, Segalen a limité le pouvoir du romanesque. Chroniqueur, son annaliste n'a évidemment pas la connaissance des faits à venir qu'aurait un narrateur traditionnel. Amputé du 'je', il ne peut se glisser dans le récit qu'en s'objectivant, qu'en s'examinant comme un des personnages secondaires de l'action. Enfin, soumis au despotisme de sa destinatrice, il doit parfois — et c'est sa seule anticipation — prévoir ses réactions et composer avec elles: dialogisme contraint s'il en est.

3) A l'inverse des poèmes généralement de caractère intime et que nous lisons par effraction, grâce à la complicité de l'annaliste, les *décrets* sont publics et censés s'adresser à tous les sujets de l'empire. Ils ancrent référentiellement le *Fils du Ciel* et Segalen a parfois simplement glissé dans son livre des documents attestés<sup>11</sup>. Quand ce n'est pas le cas, il les a souvent taillés sur leur patron qui porte une conception particulière du temps et de l'histoire. La majorité des édits débute par un acte d'allégeance ou, ce qui est équivalent, par l'énoncé d'une vérité générale éprouvée par le temps. Cautionnées par cet hommage, les circonstances qui ont nécessité le décret sont ensuite exposées. Par conséquent, l'ordre qui le fermera ne sera que la réactualisation d'une loi ancienne. Pour Kouang-Siu gouverner consisterait donc à vivre le présent de façon rituelle et ce à la lettre puisque son nom de règne se traduit précisément par « succession glorieuse ». Kouang-Siu quêtant une image non divisée de lui-même aurait avec le décret un formidable moyen d'affirmation: las, à cause de cette sujétion au passé, le 'je' doit abdiquer au profit d'un 'Nous' majestueux certes, mais supra-individuel qui fait de qui en use un simple maillon dans la chaîne dynastique. 'Nous' pourrait être le représentant monolithique et fort de 'je', mais la coexistence du politique et du poétique n'a eu lieu que dans les moments fondateurs de l'Empire (Ts'in Che Houang-ti). Dès lors, le « Je suis: Nous, Empereur » (p. 88) que lance Kouang-Siu pendant son prurit réformiste reste un idéal, vite réprimé par la Douairière. Ainsi, désincarné et creux, le 'Nous' des décrets n'est plus que l'indice d'une fonction et Tseu-hi se coulera dans cette forme vide pour décider en lieu et place du souverain.

### Du poète

La fidélité à l'histoire étant économiquement réglée à l'aide des décrets officiels et des interventions de l'annaliste, Segalen peut doubler son récit d'une monographie complète de l'artiste.

Il y a d'abord, on l'a vu, des signes natifs que Segalen avait repéré en Kouang-Siu. Sa fragilité sensorielle, sa sujétion à l'hypnose et à la catalepsie en font un des Esseintes sinisé bien que ces facultés exacerbées ne soient pas, à la différence du héros décadent de Huysmans (*A Rebours*), des tares mais des marques d'un être en progrès.

Sur cet acquis s'exerceront les expériences électives. La première est déceptive, elle ouvre une cassure ontologique. A la veille de son avènement, Kouang-Siu, du haut de la Montagne de la Contemplation, inventorie son domaine. Mais ce qui pouvait lancer un recensement exubérant ne trahit qu'un manque. Nommé, cadastré, le réel est simultanément épuisé. S'étant vu répondre que ce qui s'étendait à la ronde était l'empire « qui est le Milieu, qui est tout » (p. 40), Kouang-Siu ne fixe pas moins « obstinément vers le Sud une fumée danseuse à l'horizon visible » (p. 41) avant de laisser choir de son pinceau ses premiers vers:

La pluie qui va pleurer se retient.  
La grue qui s'élançait a fermé les ailes.  
Moi, penché sur l'Empire je retiens mon envol,  
Et de vertige, je ferme les yeux (p. 41).

<sup>11</sup> Exemples de décrets empruntés aux ouvrages historiques de Maybon, Cordier, Wieger ou Dévéria: pp. 37, 45, 116, 126, 129, 147.

Celui qui est, à notre connaissance, également le premier poème de Victor Segalen pourrait être examiné du côté de ses sources (le chuëh-chu, le quatrain de l'époque T'ang<sup>12</sup>), sa structure et les isotopies (deux distiques dont le premier tend un décor naturel et prépare l'insertion de l'homme qui n'apparaît que dans le second distique), voire même la chaîne symbolique (par exemple la grue, symbole d'immortalité). Ne retenons ici que deux aspects, le manifeste 'métapoétique' et le travail de la métaphore. Ce que revendique le quatrain, tout d'abord par une démarcation de type narratif (dans la relation de l'annaliste l'empereur garde les yeux ouverts sur le monde, dans le poème il les ferme), puis par son architecture interne, par les parallélismes (v. 1 et 2), par les répétitions (v. 1 « retiens » et v. 3 « retient »; v. 2 « fermé » et v. 4 « ferme »), par ses déclinaisons lexicales (v. 2 « ailes » et v. 3 « envol »; v. 1 « pleurer » et v. 4 « yeux »), c'est un radical statut d'autonomie, de coupure d'avec la prose et qui donne les moyens en même temps qu'il la dénonce de résorber la division de l'être. Car ne nous y trompons pas: le redoublement de « je » par « moi » (v. 3) n'est pas un renforcement, il n'imité que vainement l'énonciation solennelle du souverain. Cependant, dans le champ de forces strictement circonscrit du poème opère la métaphore et, par le pont qu'elle installe, l'homme du second distique peut entrer en relation avec le monde naturel du premier. Par conséquent, si l'empereur ne peut pas saisir en lui une image stable de lui-même, il lui est loisible de la quêrir sur l'autre que crée et qu'appelle son poème:

...un œil qui regarde un autre [...] peut ainsi se voir lui-même<sup>13</sup>

ou, dans les termes de Lacan décrivant l'avènement du sujet comme effet du langage:

l'être tremble de la vacillation qui lui revient de son propre énoncé<sup>14</sup>.

L'expérience suivante, espérée réconciliatrice mais encore douloureuse, est une tentative de face à face qui implique tout d'abord l'autre par excellence, la femme. Une métaphore constante chez Segalen associe le puits à l'œil. Mais cette métaphore, qui apparaît plus fréquemment en poésie qu'en prose est en même temps un programme narratif. Le récit tendra à exécuter ce que la métaphore a proposé: Poussée par Tseu-hi, Ts'ai-yu, la femme aimée par l'empereur et la destinatrice de plusieurs poèmes, finira par rejoindre le puits qui servait au poète à célébrer son regard. Expérience positive du deuil malgré tout: par sa mort et sa chute même la femme habite le haut langage et le dote de la dimension affective qui lui manquait encore. Désormais la littérature est apte à rendre cet envers du réel et un face à face ouvrant à une connaissance authentique peut avoir lieu. Si Kouang-Siu perd sur le plan de l'histoire et s'apparente à un anti-héros quand on lit son rôle selon une grille romanesque, ces signes dévalorisants deviennent des épreuves qualifiantes réussies quand on suit sa courbe comme l'histoire, parfois même l'hagiographie, du poète. Les deux lectures concurrentes sont figurées dans la diégèse par le sosie de Kouang-Siu qui finit par le supplanter sur le trône et même dans le lit des concubines. Dans cette double perspective, la cérémonie du fong-chan, du vent et de la montagne que Segalen insère dans le voyage de fuite peut bien être interrompue par Tseu-hi, elle n'empêche pas Kouang-Siu qui s'est approché du Mont de se saisir en tant que sujet.

La tête du Mont-Fleuri, dépouillant *enfin* ses brouillards, s'est manifestée dans toute sa grandeur, [...]

L'Empereur regardait avec puissance; [...] on le voyait plein de pensées ou de réponses que Lui seul pouvait lire clairement sur la face du Mont indéchiffrable à tous (p. 154).

<sup>12</sup> Cf. Fr. CHENG, *L'Écriture poétique chinoise*, Paris, Seuil, 1977, p. 62 et p. 107.

<sup>13</sup> PLATON, *Premier Alcibiade*, 113a.

<sup>14</sup> J. LACAN, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 802.

Ici, pour les besoins de la cause, l'annaliste-témoin est supplanté par l'auteur qui intervient avec le « enfin » que nous avons souligné, par la connaissance de la vie intérieure de Kouang-Siu (« plein de pensées ou de réponses »), par l'insistance sur l'anthropomorphisation de la montagne (« tête », « face ») ou encore par l'affirmation du pouvoir herméneutique du poète (« lire clairement » vs « indéchiffrable »).

Pour une fois, le poème de l'empereur et le commentaire du vassal avancent de concert. L'empereur écrit-il: « Le Fils du Ciel et le Mont sont frères de stature » (p. 154) que l'annaliste, toujours doublé par l'auteur, abonde dans le même sens et se met à définir alors que sa tâche consistait surtout à rendre compte:

C'est en contemplant ce frère aîné que l'Empereur, aujourd'hui *même*, a conclu sur lui-même (p. 155).

Mais qu'est-ce qui légitime pareille entente et qu'est-ce qui permet à l'Empereur de fraterniser avec le Mont? Lisons jusqu'au bout le poème de Kouang-Siu:

Le Fils du Ciel et le Mont sont frères de stature. Trait et lien, poteau grandiose, pavillon dont le toit pivote dans la première spirale, et qui reste stable au milieu du tourbillon des cieux (p. 154).

Quand un ouvrage d'initiation au chinois aborde le chapitre de la combinaison des caractères, il prend traditionnellement<sup>15</sup> l'exemple des idéogrammes de l'homme (人) et 1 en composition) et de la montagne (山). Ainsi ce que décrit la strophe n'est autre que la conjonction des deux, (人山) ou (山人) qui désigne l'immortel.

Qu'importe désormais l'histoire commune! Même la mort qui attrape l'empereur n'est autre « que la plus noble, la plus nécessaire de toutes les Cérémonies » (p. 214) puisque, elle aussi, est une conformité ultime avec le langage dans sa fonction gnoséologique. Si la dernière comparaison du livre dit que l'empereur est « tombé comme une montagne » (p. 215), il faut voir, sous la reprise d'une expression chinoise<sup>16</sup>, le triomphe et l'impérialisme du mot qui dicte des attitudes à Kouang-Siu, le soumet à son ordre dans le même temps qu'il lui donne les moyens de s'assumer.

### Le cercle des lecteurs

Le point d'orgue que constitue le poème écrit en l'honneur du mont inviterait à conclure au succès définitif de la poésie sur le prosaïsme. Une telle lecture ne serait que monoculaire et lénifiante, et oublierait que le livre ne vit que de tensions ou que la distinction poésie-prose n'est jamais si clivée en pratique.

La scène d'autoconnaissance euphorique face au mont est donc immédiatement bafouée par Tseu-hi. Kouang-Siu a complété son poème par un décret réglant les détails d'une cérémonie d'annoblissement du mont frère. Mais, épuisé, il s'endort. On porte le texte à l'impératrice qui se le fait lire avant de décider de lever le camp sans exaucer le vœu de son fils adoptif. Suit alors une brève séquence qui s'explique moins par la logique du récit que par sa charge fantasmagorique:

Soudain, restée seule, elle a repris le décret inutile, et le déchirant à pleines mains l'a jeté vers le Midi à la face du Mont, en éclatant de rire, et disant: « La cérémonie du Vent et de la Montagne... Eh bien! que le Vent l'emporte à la Montagne » (p. 156).

<sup>15</sup> Par ex. M. J. L. HERVEY-SAINT-DENYS, *Poésies de l'époque des Tchang*, Paris, Amyot, 1862, p. XVIII.

<sup>16</sup> « Peng: Se dit d'une montagne qui s'écroule, et de la mort d'un empereur », in S. COUVREUR, *Choix de Documents*, Ho Kien Fou, 1906, p. 171. Cf. aussi, du même, sa traduction du *Li-ki*, I - 1<sup>re</sup> partie, art. III, § 11, p. 102.

Pour les tordre et les caricaturer à loisir, Tseu-hi rappelle par son acte et ses gestes quelques vertus de l'écriture. En jetant le décret d'investiture, mais déchiré, sur la montagne elle joue avec la force performative de cet énoncé. Par son geste, en remontant des syntagmes « vent » et « montagne » à leur référent, elle saute par dessus la dichotomie moderne « référent » et « signe linguistique » pour mieux mépriser le primitivisme de son fils qui fait du langage un acte de participation magique au monde. Enfin, chargeant le vent d'emporter les fragments de papier sur la montagne elle évoque la linéarité irréversible de la ligne écrite (du vent → vers → la montagne), tout en insistant sur la fonction véhiculaire du langage.

Toutefois, selon une dialectique maintenant familière, la séquence a son envers. Revenu de son exode, l'empereur, qui ignore encore le sort tragique de la concubine aimée, de Ts'ai-yu, la réclame et lui fait porter un poème:

L'Eunuque a promis de faire tenir ce poème, en quelque lieu que soit la Princesse (p. 172).

L'empereur l'apprendra sous peu (p. 180) à ses dépens, l'écrit a rejoint la femme dans son puits. Comme précédemment, le papier finit par toucher, au sens strict, sa destinataire mais cette fois, il conjoint définitivement l'autre et le désir.

Aussi proches phonétiquement que différentes de rôle, Ts'ai-yu et Tseu-hi sont les deux grandes figures de la réception dans *Le Fils du Ciel* et comme leurs homologues — souvent féminines elles aussi — des autres œuvres de Segalen, elles incarnent les pôles du processus d'écriture qui court, de la gauche vers la droite, entre la pétrification du dit et la labilité de l'informulé.

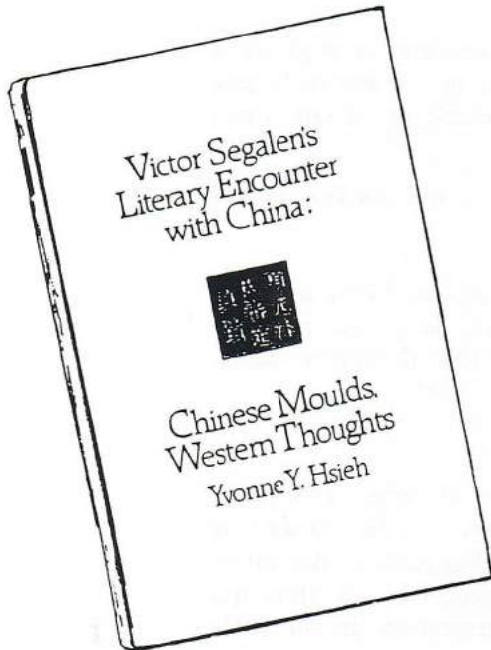
Mais les deux figures féminines dessinent également, si l'on prend de la hauteur pour retrouver les enjeux de l'exotisme de Segalen, un cercle aussi parfait que tyrannique où l'espoir de s'arracher au carcan épistémologique occidental et de lever contre le Fils de l'Homme un fils laïc du ciel ne peut se formuler que dans les limites et avec « les mots de la tribu ».

**Noël Cordonier**

**Noël Cordonier enseigne la littérature française à l'Université de Lausanne. Il est l'auteur d'une étude sur Le Fils du Ciel et prépare une thèse sur La poétique de Segalen.**

**Cet article a été publié en novembre 1988 dans Il confronto letterario, Cahier du département de langue et littérature étrangère moderne de l'Université de Pavie. Nous remercions Il confronto letterario et Noël Cordonier de nous avoir autorisé à le reproduire.**

# Un nouveau regard sur la culture chinoise de Victor Segalen



Yvonne Y. Hsieh,  
**Victor Segalen's Literary Encounter with China :  
 Chinese Moulds, Western Thoughts**  
 University of Toronto Press, Toronto, Buffalo, London, 1988, 312 p.

## Contents

1 / Introduction 3	8 / East Meets West: <i>Le Combat pour le Sol</i> 225
2 / Segalen's Concept of Exoticism 12	9 / Beyond China: <i>Tibet</i> 240
3 / Mythic / Historical China: <i>Stèles</i> 20	10 / Segalen and China: Self and Other 246
4 / Artistic China: <i>Peintures</i> 71	11 / Conclusion 261
5 / Real China: <i>Equinée</i> 122	Notes 267
6 / Revolutionary China: <i>René Leys</i> 157	Bibliography 299
7 / Imperial China: <i>Le Fils du Ciel</i> 200	Index 303

Le public anglophone ne disposait jusqu'à ce jour d'aucune étude d'ensemble de l'oeuvre de Victor Segalen dont seuls les titres Stèles, René Leys, et Chine. La Grande statuaire sont d'ailleurs disponibles en traduction anglaise. Le récent ouvrage d'Yvonne Y. Hsieh comble donc une lacune importante et devrait contribuer à élargir l'audience de Segalen hors de France.

De par son origine chinoise et sa nationalité canadienne, l'auteur, qui enseigne la littérature française à l'Université de Victoria, Canada, était plus à même que quiconque d'écrire en anglais sur un écrivain français qui s'est passionné pour la Chine. Comme le titre de son ouvrage le laisse deviner, elle s'est en effet limitée à l'analyse des oeuvres chinoises de Segalen, à l'exclusion des courtes Odes et des ouvrages d'archéologie auxquels elle ne s'est cependant pas privée de recourir au besoin. Pour chacune de ces oeuvres (successivement Stèles, Peintures, Equinée, René Leys, Le Fils du Ciel, Le Combat pour le Sol et Tibet, elle propose une étude d'ensemble, assortie d'analyses de détail, qui montre le souci constant qu'a eu Segalen de toujours se renouveler, soit qu'il ait inventé des formes littéraires inspirées de formes artistiques chinoises telles la "stèle" ou la "peinture parlée", soit qu'il ait transformé et enrichi des genres anciens tels le roman et le récit de voyage. Pour chacune aussi elle recherche les sources de l'auteur et étudie la manière dont il a assimilé, transposé ou interprété les matériaux que lui ont permis d'amasser plusieurs années de séjour et de pérégrination en Chine, ainsi qu'une longue et patiente familiarisation avec la langue et la culture chinoise. Au passage elle explique certaines allusion historique ou littéraires, retraduit au besoin les épigraphes de Stèles, éclaire telle page par référence à l'histoire ou à la philosophie chinoises, facilitant ainsi au lecteur non averti l'entrée dans l'oeuvre ségalenienne, mais apportant aussi au lecteur familier de celle-ci des précisions et des compléments d'information précieux. Notre seul reproche serait qu'Yvonne Y. Hsieh fait trop crédit selon nous à la culture chinoise de Segalen qu'elle semble estimer au moins égale à la sienne, oubliant parfois de se demander si Segalen avait les moyens de connaître et de comprendre tous les textes chinois qu'elle cite pour sa part et qui souvent n'étaient pas encore traduits en langue occidentale au début du XXe siècle.

Ceci dit, elle sait aussi, le cas échéant, reconnaître les limites de Segalen, comme dans l'analyse très éclairante qu'elle fait des pages de René Leys où le narrateur assiste à une représentation théâtrale : elle identifie la scène décrite de manière allusive comme un des épisodes les plus connus du Roman des Trois Royaumes qui a énormément inspiré les dramaturges chinois, mais montre aussi que l'incompréhension du narrateur devant cette "gesticulation théâtrale" est très certainement le reflet de la propre incapacité de Segalen à apprécier l'opéra chinois, faute d'avoir pu y être initié par un spécialiste.

Bien qu'il aborde une à une, dans chacun de ses chapitres, les "oeuvres chinoises" de Victor Segalen, l'ouvrage d'Yvonne Y. Hsieh n'est cependant pas un simple recueil de monographies indépendantes les unes des autres. Une pensée directrice le commande qui tisse des liens subtiles d'une oeuvre à l'autre et dévoile progressivement l'évolution des rapports de l'auteur à la Chine. Yvonne H. Hsieh a centré sa réflexion sur la question des rapports du Même et de l'Autre sur laquelle repose toute l'esthétique ségalienne comme elle le montre dans le chapitre liminaire "Segalen's Concept of Exoticism", et que des travaux récents comme ceux de T. Todorov, pour ne citer que lui, nous rendent très actuelle. A la différence d'écrivains comme Loti ou Farrère qu'il n'estimait guère, Segalen adopte vis à vis de l'Autre (ce qu'il appelle le Divers) une attitude singulière, dénuée d'égoïsme et d'eurocentrisme, puisque dès ses premières Notes sur l'exotisme il se donne pour objectif d'adopter le point de vue de l'Autre, y gagnant en retour une meilleure connaissance de soi-même. A cet égard, il faut reconnaître avec Yvonne Y. Hsieh que cet objectif est atteint avec Stèles et Peintures (significativement les deux seules "oeuvres chinoises" de Segalen qui aient été publiées de son vivant) où l'intégration des éléments de culture chinoise est parfaitement réussie. Mais à partir d'Equipée et de plus en plus avec René Leys et Le Fils du Ciel, elle le montre avec beaucoup de perspicacité, un malaise se fait sentir qui semble traduire l'échec de Segalen à épouser le point de vue de l'Autre.

C'est que la Chine connaît alors des transformations (occidentalisation, chute de l'empire et fondation d'une république, etc.) qui renvoient au magasin des vieilles lunes la Chine antique, impériale et tellement autre que Segalen avait rêvée à travers ses études érudites. L'issue de ce conflit entre le Réel et l'Imaginaire est connue : avec Thibet, le royaume interdit, Victor Segalen fait reculer dans sa géographie mythique les frontières de l'Autre que la Chine a cessé de représenter à ses yeux. Aussi, conclut Yvonne Y. Hsieh, malgré tous ses efforts pour adopter le point de vue de la Chine, malgré les innombrables emprunts de formes et de sujets qu'il a faits à la culture plusieurs fois millénaire de ce pays, Segalen "still belonged to the line of literary pilgrims who projected their own aesthetic and spiritual yearnings upon Orient" (p. 256) (Segalen appartient à ces pèlerins littéraires qui projettent leurs propres soifs esthétiques et spirituelles sur l'Orient).

En exprimant ce jugement, l'auteur ne cherche nullement à minimiser l'importance et l'originalité de Segalen : elle a suffisamment prouvé dans les 250 pages qui précèdent son respect et son admiration pour l'oeuvre ségalienne pour qu'on n'en doute pas un instant. Bien au contraire elle éclaire cette oeuvre d'un jour nouveau qui nous permet de mieux comprendre les contradictions de Segalen qu'une critique "pieuse" a eu jusqu'ici quelque peu tendance à occulter, et en particulier la difficile conciliation du Segalen révolutionnaire sur le plan littéraire et du Segalen réactionnaire sur le plan politique.

Il faut donc le souligner, l'ouvrage Victor Segalen's Literary Encounter with China, marque un pas important dans le développement des études ségalienues non seulement parce qu'il va contribuer à étendre la fortune de Segalen en facilitant l'accès de son "oeuvre chinoise" à tout le public anglophone, mais aussi parce qu'il inaugure une nouvelle attitude à l'égard d'un auteur qu'il n'est plus besoin de défendre : une attitude plus critique, plus objective ou moins partielle en tout cas, qui requiert plus que jamais sensibilité, finesse et érudition, toutes qualités qui ne font assurément pas défaut à Yvonne Y. Hsieh. Enfin, pour ceux que risque d'intriguer le sceau rouge à huit caractères placé en page de couverture, qu'il n'a pas appartenu à Segalen et n'a aucun rapport avec son oeuvre. L'éditeur l'a choisi à des fins décoratives sans même avoir consulté l'auteur.

## Muriel Détrie

**Maître de conférence à l'Institut de littérature comparée de l'Université de Tours, Muriel Détrie est l'auteur d'une thèse consacrée à Peintures, soutenue en 1986 à l'Université Paris IV.**

# La rencontre de Ky Dong "l'enfant rare"

On sait que Segalen a eu son premier contact avec l'univers chinois à San Francisco, à la fin de 1902, lors d'une halte imprévue sur la route des antipodes. Il a assisté à un spectacle - en fait, une représentation d'opéra cantonais - dont les personnages, "fantoques de notre incompréhension" et "pantins de notre ignorance" l'ont intrigué par leur "impassible masque" (1). Il a parcouru les échoppes où il a acheté papier à calligraphier, pinceaux et bâtonnets d'encre de Chine. Ce contact l'a intéressé, mais il est resté impersonnel. Peu après, en revanche, Segalen est entré brièvement en relation et a même sympathisé avec un jeune Tonkinois nommé Nguyen Van Cam. Rapide rencontre dont rien n'indique qu'elle l'ait frappé mais qui mérite que l'on s'y arrête tant la personnalité du jeune exilé était hors du commun.

Elle a lieu en août 1903, quand la Durance s'est rendue dans l'île d'Hiva-Oa des Marquises où Gauguin venait mourir trois mois auparavant. Le 12 août, avant de quitter l'île, Segalen a évoqué dans son journal **"le pauvre Ky-dong (l'enfant rare), mon excellent infirmier et sympathique déporté politique"**. D'autres sources nous permettent d'expliquer cette présence singulière. Né, semble-t-il en 1875, à Ngoc Dinh, dans la province de Thai Binh, dans le delta du Fleuve rouge qui avait longtemps été considérée par les empereurs chinois comme une province tributaire de l'empire, Nguyen Van Cam était d'une naissance modeste. Très jeune, il avait attiré l'attention par ses qualités intellectuelles, si bien qu'avec l'appui des mandarins de sa province il avait obtenu en 1882 de la cour impériale de Hué une bourse pour suivre des études (3). Dans ces années, des troubles importants éclatent en Tonkin et en Annam contre l'extension du protectorat français sur la cour de Hué. C'est à cette époque aussi que le jeune Van Cam reçut le surnom de "Ky Dong", "l'enfant rare" ou "l'enfant merveilleux". En 1887, âgé de 12 ans, il participa même à une sorte de marche populaire sur la citadelle de Nam-Dinh tenue par les Français qui tourna court et lui valut d'être arrêté (4). Le résident français à Nam-Dinh, probablement impressionné par la personnalité de l'adolescent, le fit relâcher et l'envoya comme boursier au lycée d'Alger, espérant, en lui faisant suivre des études dans une école française, qu'il mettrait à son retour ses qualités au service de la colonisation. Ky Dong passa neuf ans à Alger, fit de brillantes études et obtint le baccalauréat ès sciences. Sur les études qu'il accomplit ensuite, les sources divergent : pour certaines il tenta de faire une carrière dans la Marine à laquelle il aurait renoncé à cause de son intolérance à la mer (5), d'autres indiquent qu'il obtint un diplôme de moniteur d'éducation physique (6). Quoi qu'il en soit, Ky Dong revint au Tonkin dans la seconde moitié de l'année 1896, et, en mars 1897 mis sur pied un grand projet de plantation avec un Français nommé Gillard qui avait obtenu une concession de 4 000 hectares dans la région de Yên-Thê et avait besoin de recruter une main d'oeuvre de plusieurs milliers d'hommes. C'est dans cette région que Hoang Hoa Tham avait établi une sorte de fief autonome que le protectorat français avait dû tolérer.

La popularité de "l'enfant rare" avait survécu à son départ pour Alger - la rumeur populaire affirmant même qu'il avait disparu par magie de sa prison - et, à son retour, des milliers d'hommes s'étaient présentés pour se faire recruter par lui. On répétait que Ky Dong avait voulu donner corps à la vieille maxime : **"Le Fils du Ciel sort de la terre défrichée"**. Les rapports de la police française reprochaient à Ky Dong de recruter davantage d'étudiants, de lettrés et d'anciens soldats que de vrais paysans et jugeaient suspect le rassemblement de ces quelque huit mille hommes sur lesquels il avait autorité. On l'accusait aussi - Claude Farrère l'évoque dans sa nouvelle Hoang Tam le pirate - d'être l'auteur de pamphlets contre la colonisation française et de vouloir soutenir le mouvement nationaliste de Hoang Hoa Tham. Nguyen Van Cam fut arrêté et emprisonné à Saigon en décembre 1897, puis, une révolte ayant éclaté peu après au Tonkin à l'initiative d'hommes qui l'avaient suivi, sa présence sur le territoire de l'Indochine fut jugée dangereuse. Le Gouverneur Général de l'Indochine décida de le faire déporter, le Ministère des colonies décidant finalement de l'envoyer, non en Guyane, mais à Tahiti (7). C'est ainsi qu'en mars 1898, il arriva en Polynésie où le gouverneur, séduit par cet esprit cultivé, lui fit donner un poste d'infirmier dans les îles Marquises. A Hiva-Oa, Ky Dong se livra tant bien que mal, en l'absence de tout médecin permanent, à son rôle d'infirmier et épousa une Marquisienne, du nom de Punu Ura a Tamihau (8). C'est lui qui accueillit Gauguin en septembre 1901 et s'amusa à écrire une pièce en alexandrins décrivant de manière satirique l'arrivée du peintre à Hiva-Oa et ses efforts pour choisir une compagne marquisienne (9). Il devint l'un des familiers de la "Maison du jour", aidant le peintre peu avant sa mort à fourbir ses dossiers lors des démêlés avec les gendarmes. "L'enfant rare" fut même probablement amené à pousser Gauguin à peindre son dernier tableau : un autoportrait, dit "l'autoportrait aux lunettes" dont la facture inhabituelle a permis de conclure qu'il a dû être commencé par Ky Dong et achevé par Gauguin (10). Le rencontrant trois mois après la mort du peintre, Segalen a évoqué dans son journal, la scène où Ky Dong, à Atuona, à la fin d'une fête marquisienne, "une



lanterne à la main, passe et repasse dans la nuit, cherchant son épouse canaque enfuie". Il n'écrivit rien d'autre sur ce jeune homme qui avait à peu près son âge (vingt-huit ans ; Segalen en ayant quant à lui 25). Seuls les mots de "sympathique déporté politique" laissent entrevoir qu'il éprouva pour lui de l'intérêt.

Un document en chinois, écrit en mai 1908, peut-être par un certain Nguyen Cac, lettré et poète qui avait servi de secrétaire à Ky Dong, prouve la popularité conservée dans son pays par "l'enfant rare" dix ans après sa déportation. Celle-ci, envoyée au roi d'Angleterre pour se plaindre du comportement des Français en Indochine, développait longuement à titre d'exemple le sort fait à Ky Dong. Elle contient de violentes attaques contre la France "dont le seul objet est de plonger la race vietnamienne dans la pire détresse jusqu'à son extinction"(11). Aux îles Marquises, quand Segalen le rencontra, Ky Dong s'efforçait de soigner, avec presque aucun moyen, les Polynésiens victimes des maladies importées par les Occidentaux, et soutenait Gauguin dans son combat pour défendre la culture des Marquisiens. A en croire le journal tenu par Segalen comme médecin à bord de la Durance, il a pris sur lui de prélever sur le stock de médicaments du navire des produits qu'il a laissés à Ky Dong : "Durant cette tournée, écrit-il, il a été laissé dans les îles une certaine quantité de médicaments de première nécessité, dont la quantité, consignée sur un registre spécial, a été reportée sur le registre balance. Ces médicaments nous seront remboursés en nature par le service colonial" (12). Ce don n'apparaît pas très respectueux des règlements ; il témoigne de la manière dont Segalen partageait le combat de Ky Dong pour tenter de sauver la vie des Marquisiens, thème que l'on retrouvera plus tard dans son projet de roman Le Maître du Jour.

Il est possible que la rencontre de "l'enfant rare" ait eu d'autres échos en Segalen. Jeune homme cultivé valant mieux que tous ceux qui l'entouraient, lettré d'Extrême Orient préoccupé par l'identité de son peuple, exilé qui se retrouvait assigné à résidence sur une île, Ky Dong a de nombreux points communs avec le personnage de l'empereur Kouang-Siu du Fils du Ciel. Ces similitudes ne sont-elles que des coïncidences ? Rien ne permet d'affirmer que la rencontre de "l'enfant rare" ait été pour Segalen aux origines lointaines de son personnage de Kouang-Siu. Pourtant, s'il convient d'écarter certaines hypothèses émises quant aux sources du personnage - en particulier le récit de Jules Boissière sur la mort de Dong-Khanh, empereur d'Annam (13) - le personnage de Ky Dong a un destin si frappant et si étrange, qu'il est plaisant de penser que cette rencontre de 1903 ait pu jouer un rôle plus ou moins conscient dans la naissance de son projet.

## Gilles Manceron

(1) Journal, 10 décembre 1902.

(2) Voir l'article de Nguyen The Anh dans le Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, tome LXV, 1978. Je remercie M. Nguyen The Anh des informations qu'il m'a communiquées.

(3) Ibid.

(4) Archives d'Outre-Mer, Aix-en-Provence, citées par Nguyen The Anh.

(5) D'après Jean-Charles Blanc, in Les amours d'un vieux peintre aux îles Marquises, Librairie A Tempera, Paris, 1989.

(6) Ibid.

(7) Bengt Danielsson, dans Gauguin à Tahiti et aux îles Marquises, parle d'une "heureuse erreur administrative". Une sorte de décision de faveur s'expliquant par son éducation française et son charme paraît plus vraisemblable.

(8) Nguyen Van Cam en a eu un fils, Pierre Van Cam, qui a vécu à Tahiti. Ses enfants y résident toujours.

(9) Ce texte vient d'être publié par Jean-Charles Blanc, Les amours d'un vieux peintre aux îles Marquises, Librairie A Tempera, Paris, 1989.

(10) Il s'agit de la toile considérée par Wildenstein comme le dernier tableau de Gauguin (n° 634 de son catalogue). Ky Dong le donna en 1905 à un commerçant suisse originaire de Vevey qui avait connu Gauguin aux Marquises. D'après ce commerçant, Nguyen Van Cam "était un homme bon et il a soigné Gauguin quand sa maladie a empêché l'artiste de bouger et quand sa vahiné se lassa de son rôle d'infirmière". Le tableau se trouve depuis 1944 dans la collection du Kunstmuseum de Bâle.

(11) Lettre reproduite par Nguyen The Anh, op. cit.

(12) Cahier d'observations médicales. Publié en annexe au Journal des îles par les Editions du Pacifique, 1978.

(13) Henry Bouillier indique cette source pour le personnage de Kouang-Siu. Propos d'un intoxiqué de Jules Boissière a été publié en 1911. La note concernant Dong-Khanh que Segalen a conservée dans un dossier semble avoir été écrite pendant la guerre de 14, après qu'il ait accompli l'essentiel de son travail sur Le Fils du Ciel.

# Imaginaire et réel

Une Exposition à Neuilly-sur-Seine et Melun.

**Pour Paul Bady, professeur de littérature chinoise à l'Université Paris VII, l'Exposition Victor Segalen présentée à Neuilly et Melun mériterait de connaître un prolongement en Chine.**

Le réel et l'imaginaire non seulement mêlés mais unis dans une synthèse poétique, telle est probablement l'une de meilleures définitions que l'on puisse donner de l'art de Victor Segalen. Cette union profonde, repensée pour le lecteur et le spectateur moderne, fait toute l'importance de l'exposition présentée successivement à Neuilly puis à Melun (1).

Ce n'est pas la première à être consacrée à l'auteur de René Leys. On se souvient de celle de l'Asiathèque qu'Henri Michaux avait lui-même honoré de sa visite (2). Plus récemment une exposition au Musée Cernuschi (3) avait célébré en 1978 le centenaire de sa naissance. Mais cette manifestation visait un public moins large et concernait surtout l'oeuvre de l'archéologue. On pouvait y voir notamment, pour la première fois, la précieuse tête de Bouddha, décapité par le poète avec l'aide d'un paysan du voisinage, aujourd'hui conservée par la famille.

Pour la présente exposition, le parti pris est différent : il s'agit de montrer de façon vivante, par une série de panneaux très bien présentés et quelques vitrines, l'ensemble de l'itinéraire de l'écrivain. Les principales étapes, parfois illustrées, comme pour Pékin, par la reconstitution de son bureau, sont ainsi dégagées avec une clarté et une précision remarquables.

Grâce à la générosité de la famille, de très nombreux documents inédits figurent au catalogue, par exemple la dédicace de Stèles à Gilbert de Voisins, dont la partie chinoise, empruntée aux Entretiens de Confucius (XII, 24), mériterait d'être traduite plus précisément encore que dans la version d'Anne Cheng (4) ou de Pierre Ryckmans (5) : "La littérature comme rencontre amicale, l'amitié comme complément de la vertu" (yi wen hui you, yi you fu ren).

C'est là tout un programme que l'Association Victor Segalen et le Bulletin s'efforcent de mettre en oeuvre. Le succès de l'exposition qui, rien qu'à Neuilly, a réuni plusieurs milliers de visiteurs, serait digne de connaître un prolongement en Chine. A noter, pour finir, le contrepoint établi par les photographies en couleurs dues à l'organisatrice principale de l'exposition Marie-Pierre Desnos et son mari Philippe Levisse. Les rapprochements établis ainsi entre la vision segalénienne du monde chinois et les vues prises récemment parmi les minorités du sud de la Chine sont pleins d'intérêt pour l'anthropologue. Par ailleurs, on doit signaler les conférences organisées à l'occasion de l'exposition, données par Henry Bouillier et Gilles Manceron, elles étaient accompagnées de lectures de textes par le comédien Jean Topart.

(1) A Neuilly, au Centre Arturo-Lopez, du 31 janvier au 16 février ; à Melun, Bibliothèque Municipale, du 21 avril au 27 mai 1989.

(2) Organisée par Alain et Christiane Thiothier en juin 1975.

(3) Due à Vadime Elisseeff, elle avait pour titre "Formes chinoises" et s'était tenue du 17 novembre 1978 au 11 février 1979.

(4) Entretiens de Confucius (Le Seuil, 1981, p. 101) : "L'homme de bien, grâce à sa culture, se vaut des amis et, à travers l'amitié, fait prévaloir le ren".

(5) Les Entretiens de Confucius (Gallimard, 1987, p.70) : "Avec sa culture, l'honnête homme rassemble des amis : avec ses amis, il se perfectionne dans la vertu suprême".

Pour le 25ème anniversaire de nos relations diplomatiques et culturelles avec la Chine, il n'est pas interdit de penser que cette exposition pourrait avoir un prolongement en Chine. L'oeuvre de Segalen, tout comme celles de Gauguin (6) pour la Polynésie, marque, selon l'expression chère à Fernand Braudel, un remarquable "désenclavement" du monde. Dans l'Empire du Milieu, l'auteur de *Peintures* et du *Fils du Ciel* n'a pas seulement trouvé un "art du divers" ou un "détour" : il a probablement découvert le lieu et la formule, à savoir le lieu où son être poétique pouvait enfin et souverainement prendre forme.

**Paul Bady**

6) La palette du peintre, tout comme l'encrier du poète, était exposée à Neuilly, dans une vitrine spécialement équipée contre le vol.

Dans LE MONDE daté des 12-13 février 1989,  
Emmanuel DE ROUX a rendu compte de cette exposition.

### Segalen à Neuilly

## Voyage au fond de soi

Segalen avec les médecins de la mission française de Pékin, sur les routes du Tibet avec son ami Gilbert de Voisins, juché sur un de ces drôles de petits chevaux mongols, devant un chameau de pierre dont on retrouvera l'image dans son essai sur *la Grande Statuaire chinoise* : des dizaines de photos racontent, à Neuilly, les séjours de Victor Segalen en Chine et sa fascination pour un peuple, une civilisation, une langue. Mais qu'est-ce que l'auteur d'*Equipée* et de *Stèles* espérait trouver si loin ? Dans une lettre à Claude Debussy, il avoue : « *Au fond ce n'est ni l'Europe, ni la Chine que je suis venu chercher ici. Mais une vision de la Chine. Celle-là je la tiens et j'y mords à pleines dents.* » Qu'importe si cette vision ne coïncide pas toujours avec la réalité. La Chine impériale se délite dans le chaos ? Il lui suffira d'écouter les récits fabuleux de Maurice Roy, jeune Belge que l'on voit sur une photo en costume de théâtre, pour que l'imaginaire l'emporte sur le réel.

Marie-Pierre et Philippe Levisse-Desnos, les organisateurs de l'exposition ont doublé le voyage de Segalen par leurs propres clichés. La famille de l'écrivain a prêté livres et manuscrits, pièces ramenées de Chine ou ce tableau, *Coin de la forêt du Huelgoat*, peint à l'âge de quinze ans par celui que l'on retrouvera mort, vingt-cinq ans plus tard, au pied d'un arbre, au même endroit, un exemplaire d'*Hamlet* ouvert à ses côtés. Après avoir parcouru tant de mondes différents, il méditait d'écrire des « *Immémoriaux* » de Bretagne, après ceux du Pacifique. L'un des derniers tableaux peints aux îles Marquises par Gauguin, dont on voit la palette ramenée par Segalen, n'est-il pas un *Paysage breton sous la neige* ? « *On fait comme toujours un voyage au loin de ce qui n'était au fond qu'un voyage au fond de soi* », constatait l'écrivain.

E. de R.

★ *La Chine de Victor Segalen*, Centre Arturo-Lopez, 12, rue du Centre, Neuilly-sur-Seine. Jusqu'au 15 février.

Pour toi, mon cher  
Augusto, - qui es mérité  
une haute stèle d'amitié  
sur les routes de Terre Jaune  
- ces étapes d'un autre  
voyage où tu ne m'as pas  
quitté d'un pas.

Pei-King Sept. 12.

Victor Segalen

會友以友輔仁  
會子曰君子以文

# Notes de lecture

ACORA

## Bengt Danielsson



### Gauguin à Tahiti et aux îles Marquises

Depuis plus d'un demi-siècle, les noms de Gauguin et de Tahiti sont étroitement associés. En effet, si quelqu'un mentionne Tahiti, c'est inévitablement à Gauguin que l'on pense, bien plus qu'à Bougainville, Lortie, Melville ou Stevenson, personnages pourtant célèbres parmi tant d'autres à avoir visité ou décrit cette île légendaire. De même le nom de Gauguin est devenu une sorte de mot clef qui évoque

PRESSES POCKET

Gauguin à Tahiti et aux îles Marquises,  
de Bengt Danielsson

(coll. Agora de Press-Pocket)

Réédité à l'occasion de l'exposition Gauguin, ce livre indispensable pour tous ceux qui s'intéressent au séjour tahitien de Victor Segalen, offre une juste vision de la société des îles au tournant du siècle.

L'auteur, né en 1921, est venu pour la première fois en Polynésie avec Thor Heyerdall sur le Kon Tiki. Il y réside depuis et connaît donc bien le pays. En 1964, la première édition de son livre a renouvelé complètement les études sur Gauguin dont il a reconstitué pas à pas, trace après trace l'itinéraire à Tahiti et aux Marquises. A propos de Segalen, Danielsson est le premier à contester "la légende dont il est responsable" et sélectionne laquelle l'une des dernières peintures de Gauguin serait le "Paysage breton sous la neige". Segalen avait affirmé son assertion sur la foi de certains témoignages. Or Danielsson, s'appuyant sur une analyse des couleurs de la palette retrouvée dans la Maison du Jour, montre que leur composition ne correspond pas à celles du tableau. Aujourd'hui, c'est le point de vue de Danielsson qui est admis (la toile, exposée désormais au Musée d'Orsay, est datée de 1894). Mais voilà que Segalen vient de recevoir le renfort d'une thèse publiée à New York par Ziva Amichai-Maisels (voir l'intervention de Gilles Manceron au colloque Gauguin du Musée d'Orsay) qui soutient qu'une étude récente du support de la fameuse peinture prouverait que ce genre de toile a bien été utilisée par le peintre en 1900 et 1903, c'est-à-dire juste avant sa mort. Vicissitudes des expertises...

Jean Scemla.



« La Maison du Jour », de Gauguin à Atuona

## Exotisme et Altérité, de Francis Affergan

(coll. *Sociologie d'aujourd'hui*, PUF).

L'esthétique de Segalen, fixée dans son Essai sur l'exotisme et mise en pratique dans son oeuvre ne cesse de susciter l'admiration des ethnologues qui ont mission de parler des autres cultures. L'un d'eux, Francis Affergan, dans Exotisme et altérité, voit dans la démarche de Segalen les éléments qui pourraient fonder une nouvelle scientificité de sa discipline.

Affergan montre bien l'intérêt commun de Victor Segalen et de l'ethnologie pour la notion de "différence". Mais l'ethnologie se serait enfermée, selon lui, dans son culte de la différence et raterait l'objet même de sa recherche (l'altérité), tandis que le poète Victor Segalen a su pour sa part rendre une parole tahitienne et chinoise dans sa propre langue. Comment ? En s'émancipant de la différence. Si l'exote aime la différence, s'il la repère, s'il se réjouit de la distance ("l'incompréhensibilité éternelle" entre soi et les autres), c'est pour mieux apprécier cet espace d'intercommunication à parcourir. La différence ne représente qu'un accès à ce jeu d'équilibre qui se tisse entre la continuité et la discontinuité des êtres. En elle même, la différence est muette. Certes, elle est ce qui permet de procéder aux classements, taxinomies, nomenclatures, ce qui permet encore de diviser, d'isoler, d'exclure, mais elle n'est pas pertinente si elle n'est saisie que comme réflexivité, contraire, contrariété.

Il ne peut y avoir de mathématique, ni de reproduction de l'altérité, alors que la différence est de fait un concept arithmétique ou algébrique. Elle peut se reproduire. D'où sa force réflexe d'autant plus attirante qu'elle bénéficie de l'aura du mythe de l'origine pure. Mais cette différence ne conduit qu'à "un référent immobile sans histoire". Affergan passe sur le fait que Segalen, admirateur des Tsars, empereurs de Chine, Cours et principautés d'Europe, ait été entraîné lui même, par son goût pour la différence pure, vers des positions d'où peuvent être tirés tous les discours antiprogressistes et les fondamentalismes les plus dangereux (mouvement du retour aux sources, culturalisme...). De ces idées, Segalen aurait eu l'élégance de ne faire qu'une esthétique, et Affergan ne les retient pas. De l'exotisme, il retient plus une pratique qu'une théorie : une démarche, un mouvement, des départs. Aussi appelle-t-il les ethnologues à s'inspirer de ce qui fonde la réussite de son expression littéraire, de son art de parler des autres.

Parler des autres comme le fait Segalen, selon Affergan, se joue donc dans un va-et-vient de co-références. C'est pourquoi l'en-allée segalénienne vers autrui est non seulement une pédagogie par rapport à soi-même, mais peut aussi fonder une phénoménologie de la conscience exotique (à rapprocher de "l'exotopisme" de M. Bakhtine), conclut-il. C'est ici le paradoxe segalénien qui fascine l'ethnologue : seul celui qui engage sa connaissance de lui-même dans le trouble qui lui vient d'ailleurs, évite la subjectivité commune et l'appropriation, sans avoir pour autant à s'effacer lui-même. Par la qualité de son expérience, "sa jouissance intransitive des autres", Segalen offre le cas rare, presque unique, d'une approche "non axiologique" des autres cultures.

J.S.

## Une traduction de Victor Segalen en bulgare



André MANOLOV, traducteur littéraire résidant à Sofia, est l'auteur d'une traduction de plusieurs Stèles et de fragments de Tibet. Elle a été publiée dans un volume contenant également des morceaux de Cinq grandes odes et Poésies de Paul Claudel.

Предговор  
 © Георги Цанков  
 Подбор и превод  
 © Андрей Манолсв  
 НАРОДНА КУЛТУРА  
 СОФИЯ 1988

## Colloque

Nous avons déjà signalé dans notre n°1 le colloque sur le thème de "l'Exotisme" qui a eu lieu à l'île de la Réunion en mars 1988. La Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université de la Réunion vient de publier les actes de ce colloque qui contiennent plusieurs interventions consacrées à Victor Segalen, en particulier :

Poétique de l'exotisme : Saint-John Perse, Victor Segalen et Edouard Glissant, par Jean-Louis JOUBERT.

L'exotisme comme moyen de transfert esthétique dans Les Immémoriaux de Victor Segalen, par Wolfgang GEIGER.

La feinte comme loi d'origine de René Leys, par Edvard ROUX.

Lent artefact, par Jean-Louis CORNILLE.

CAHIERS CRLH, CIRAOL, N° 5 / 1988

## *l'exotisme*



Textes réunis par Alain BUISINE  
 et Norbert DODILLE

●  
 DIFFUSION DIDIER. ÉRUDITION

# Dans notre courrier ...

**Parmi l'important courrier reçu par l'Association, nous publions ci-dessous les passages essentiels des lettres que nous ont écrites Jean Gillibert, Jean Guerreschi et Alain Quella-Villéger.**

J'adhère à l'Association Victor Segalen. Vous connaissez mon admiration pour le vrai et grand poète. Je l'ai défendu comme j'ai pu dès l'après-guerre.

Je voulais vous signaler que j'ai fait une conférence et j'ai lu des poèmes de Segalen à Beaubourg, il y a quelques années.

En ce temps de disette poétique et de rhétorique, c'est bien que Segalen ait obtenu et mérité d'une postérité.

Bien à vous,

**Jean GILLIBERT.**

\*  
\* \*

Au moment même où je reprends la plume pour donner une suite et une fin à cette Montée en première ligne, il est encourageant de lire un article qui aille aussi rapidement que le vôtre à l'essentiel : la façon dont Segalen voyage non seulement en Chine mais surtout à l'intérieur de ce texte, promenant sur les personnages de ce "Tibet historique" de 14 le même regard aigu et tendu à la fois que ses écrits restituent. Que vous l'ayez rapproché de Kafka est un indice supplémentaire de votre extrême vigilance, car ils fonctionnent bien tous deux dans mon esprit comme les âmes insaisissables - je veux dire irréductibles à aucune analyse ou psychanalyse - et les consciences éminemment modernes de ce texte.

Je porte à votre connaissance que la phrase "C'était donc cela le Réel !" n'est pas, loin s'en faut, la première que prononce Segalen dans mon projet original. En effet, l'éditeur trouvant celui-ci trop ambitieux m'a invité à retrancher les 200 premières pages (20-24 juillet 14), ainsi d'ailleurs qu'une bonne soixantaine d'autres à l'intérieur du volume publié. Dans ce premier tome supprimé, Victor tenait une place beaucoup plus grande, presque aussi importante que celle de Rilke ou de Kafka. Espérons que le succès (?) de la fin engagera Juilliard - qui, entre temps, a changé de direction avec Christian Bourgois - à publier un jour le début.

Pouvez-vous m'adresser quelques exemplaires de votre bulletin que je m'emploierai à faire connaître à l'université de Bordeaux où je travaille ?

**Jean GUERRESCHI**

P.S. Un (très léger) reproche ? La typographie ordinateur d'un certain nombre de vos articles et la réduction extrême de certains autres qui passent fort mal le cap de la reproduction.

\*  
\* \*

J'adresse ce jour ma cotisation. Outre que ce lien entre les chercheurs est bienvenu, je tiens à vous signaler que la lecture de ce n°2 a retenu mon attention pour son ensemble et sa qualité et pour deux points de détail. Il est réducteur, il me semble, de présenter Segalen comme un "anti-Loti" (J. Scemla, p.11), à la suite de T. Todorov et de Segalen lui-même, et caricatural de présenter Claude Farrère comme un "auteur mineur" (N. Cordonier, p. 6).

J'ai consacré aux deux une biographie : Pierre Loti l'incompris (Paris, Presses de la Renaissance, 1986) et Le cas Farrère (Ibid, vient de paraître, mars 1989) et le moins que l'on puisse dire est que les choses ne sont pas si simples. Le second livre consacre d'ailleurs une très large place à l'amitié Farrère-Segalen, le premier ayant été d'abord pour le second une sorte de parrain littéraire. L'étude de l'exotisme, des Exotes et des pseudo-Exotes, montre que les clivages ne sont pas toujours ceux que l'on croit, par exemple sur la question du colonialisme ou de l'expression poétique. J'étais l'an dernier au colloque L'Exotisme qui s'est tenu à l'île de la Réunion, où plusieurs intervenants ont évoqué Segalen, et chacun s'accordait à reconnaître que l'étude de l'exotisme restait balbutiante, et chacun de citer L'Essai sur l'Exotisme...

**Alain QUELLA-VILLEGÉ**

\*  
\* \*

Suite à sa lettre, nous avons demandé à Jean Guerreschi de nous offrir quelques pages inédites de son roman. Nous comptons les publier dans notre prochain numéro.

Le débat sur la place des œuvres de Claude Farrère, Pierre Loti et Victor Segalen dans la littérature est ouvert et nous accueillerons volontiers le point de vue d'Alain Quella-Villéger. Nous reviendrons d'ailleurs sur son ouvrage intitulé Le cas Farrère qui évoque les relations entre Segalen et Farrère.

La Rédaction.



*Né en 1955 à Rochefort, Alain Quella-Villéger est historien. Directeur de la Revue Pierre Loti, il a publié en 1985, aux Presses de la Renaissance, une biographie très remarquée : Pierre Loti, l'incompris.*



# Liste des adhérents.

## ALLIANCE FRANÇAISE de Hong Kong

M. ANDREWS. New York  
 M. Gerald ANTOINE. Paris  
 Mme Françoise d'ARRAGON. Saint-Paul Trois-Châteaux  
 Mme Soizic AUDOUARD. Paris  
 M. J.-P. AUGUIARD. Nice  
 Mme Catherine BARRET-DELEAU. Paris  
 M. François BASCHET. Paris  
 Mme Frédérique BROUSSE. Sartrouville  
 Mme Flora BLANCHON. Paris  
 M. Claude de BOBANGER. Paris  
 M. Richard BERCHAM. Orly  
 M. Jean-Claude BERGERET. Suresnes  
 M. Jacques BESNICI. Paris  
 M. Jacques BESNIER. Paris  
 M. Michel BEURDELEY. Paris  
 Bibliothèque de L'Université de Tours  
 M. Jacques BIDON. Paris  
 M. Henry BOULLIER. Paris  
 M. Georges BOUVIER. Paris  
 Mme Claire BOUYX. Angers  
 M. Marc BREHAM. St Nom-la-Bretèche  
 CARREFOUR DE LA CHINE. Paris  
 Mme Odile CAIL. Paris  
 M. Manuel CAJAL. Ris-Orangis  
 M. Claude CHABAL. Saint-Rémy de Provence  
 M. Vincent CHARPENTIER. Paris  
 M. Monique CHEFDOR. Paris  
 M. Gérard CHESNEL. Pécin  
 M. Jean-Luc COATALEM. Paris  
 M. Noël CORDONIER. Suisse  
 M. Michel COMIN. Paris  
 M. Claude COURTOT. Saint-Ouen  
 Mme Jacqueline DAMIEN. Neuilly-sur-Seine  
 M. Patrick DAUGA. Paris  
 M. Jean-Louis DEBAUVE. Paris  
 Mme Muriel DETRIE. Tours  
 M. Jean-Louis DEVAUX. Paris  
 EDITIONS FATA MORGANA. Fontfroide  
 M. ETIEMBLE. Paris  
 M. Yves-Alain FAYRE. Pau  
 Docteur Robert FLEURY. Arcachon  
 Mme Eliane FORMENTELLI. Paris  
 Mme J. GALLOIS-MONTBRUN. Le Chesnay  
 M. Edmond GEORGE. Paris  
 Docteur Jean GILLIBERT. Bougy-la-Reine  
 M. Yves GOAVEC. Nice  
 Mme Anne-Marie GRAND. Paris  
 M. Xavier GRANDJEAN. Nantes  
 M. Jean GUERRESCHI. Gradignan  
 M. Jacques HABERT. Paris

Mme Françoise HAN. Paris  
 M. Jean-Pierre HIVER. Paris  
 Mme Yvonne Y. HSIEH. Canada  
 M. HU BIN. Paris  
 Mme Sylvie HYENNE. Angoulême  
 Mme Antoinette JAUME. Montgeron  
 Mme Jacqueline JUMEAU-LAFOND. Paris  
 M. Alain QUELLA-VILLEGIER. Poitiers  
 M. Jacques LAJONIE. La Rochelle  
 M. G. LALLEMAND. Paris  
 Mme Chine LANZMANN. Paris  
 M. Daniel LAUDIC. Aix-en-Provence  
 M. Jacques LAURENS. Paris  
 Mme Dominique LELONG. Saint-Maur  
 Mme Eleanor LEVIEUX. Paris  
 Mme Madeleine MABILLE. Soisy/s/Ecole  
 M. Jean MAINGUY. Versailles  
 M. Gilles MANCERON. Paris  
 M. Jean-François MANIER. Chambon/Lignon  
 M. Roland de MARGERIE. Paris  
 Mme Diane de MARGERIE. Paris  
 Mme Charlotte MARTIN. Paris  
 Mme Pernelle MARTIN. Paris  
 Mme Catherine MAYAUX. Fontenay aux Roses  
 Mme Laure MELLERIO. Paris  
 M. Arnel MORGANT. Pont l'abbé  
 M. Jacques NEEFS. Paris  
 M. Dominique PAIND. Paris  
 Mme Monique PAREAU. Paris  
 M. Marc PATURAU. Rennes  
 Mme Christiane PECHEUR-VILLEMENOT. Vittef  
 Mme Jacqueline PERY. Paris  
 M. Désiré QUIVGER. Lesneven  
 Mme Thérèse REVOL. Mahua  
 Mme Isabelle de RIEDMATTEN. Suisse  
 M. G. RODITI. Paris  
 Amiral André ROUX. Paris  
 M. Hervé ROY. Paris  
 M. Jean SCEMLA. Paris  
 Mme Anne SEGALIN. Paris  
 M. Pierre-Auguste SEGALIN. Porspoder  
 Docteur Pierre SIMON. Paris  
 SOCIETE PAUL CLAUDEL. Paris  
 Mme Marie-Pier SOL. Le Kremlin-Bicêtre  
 Mme Cécile TALAMON. Paris  
 Docteur Maïku TENDRON. Pointe à Pitre  
 M. Georges Michel THOMAS. Brest  
 Docteur Michel VALENTIN. Saint-Cloud  
 M. Marie-Jean VINCIGUERRA. Paris  
 M. Gilbert VOISIN. Puteaux  
 M. Chi yan WONG. Grandile

**Au cas où vous auriez acquitté votre cotisation pour l'année 1989 et où votre nom n'apparaîtrait pas sur cette liste, veuillez nous en excuser et nous le faire savoir.**

Page à découper et à renvoyer à  
**Association Victor Segalen - 38, rue de Vaugirard 75006 Paris**  
 après avoir rempli le formulaire choisi.

### Adhésion à l'Association Victor Segalen

Cette adhésion donne droit à l'abonnement au bulletin de l'Association.

**Cotisation annuelle :**

*Membre Actif 100 F - Membre Donateur 200 F - Membre Bienfaiteur 500 F*

Nom.....

Profession ou Qualité (*facultatif*).....

Adresse.....

Ville.....Code Postal.....Pays.....

Ci-joint un chèque de.....

à l'ordre de L'Association Victor Segalen.

### Abonnement au Bulletin de l'Association Victor Segalen

*Pour recevoir le bulletin sans adhérer à l'Association Victor Segalen*

**1 an : 100 F - 2 ans : 200 F - 3 ans : 300 F**

Organisme.....

Nom du destinataire.....

Adresse.....

Ville.....Code Postal.....Pays.....

Ci-joint un chèque de.....

à l'ordre de L'Association Victor Segalen.

Suggestions pour le bulletin et les activités de l'Association .....

.....

.....

.....



# BIBLIOGRAPHIE

Victor Segalen

## La Bibliographie Segalen est parue

La bibliographie que nous avons annoncée dans nos précédents bulletins est maintenant disponible. Nous nous excusons de ce délai auprès de tout ceux qui ont déjà souscrit. Elle va être expédiée aux personnes qui en ont fait la demande. Merci de nous signaler toute anomalie.

Ce bulletin contient des références bibliographiques concernant les publications les plus récentes. Pour ceux qui souhaitent des références plus complètes, l'Association Victor Segalen a décidé de publier, sous la forme d'un numéro spécial de son bulletin, une bibliographie qui reprend le travail fait par Gilles Manceron dans le cadre de la préparation de sa biographie de Segalen qui doit paraître prochainement chez l'éditeur Jean-Claude Lattès, enrichi des précisions qui lui ont été apportées par Ninette Boothroyd, Yvonne Hsieh, Muriel Détrie, Anne-Marie Grand et Noël Cordonier.

Afin de faciliter le travail des chercheurs, l'Association peut éventuellement expédier à leur demande les photocopies des articles qu'elle a rassemblés et qui sont signalés dans cette bibliographie. Se reporter aux renseignements qui figurent dans ce numéro spécial.

**Pour toute commande de ce numéro spécial hors abonnement, découper ou recopier le formulaire ci-dessous.**

-----  
Nom ou organisme.....

Adresse.....

Ville.....Code postal.....Pays.....

Ci-joint un chèque de 50 francs (pour l'Europe) ou 100 francs (autres pays) à l'ordre de l'Association Victor Segalen pour l'envoi de la bibliographie (port compris).

謝閣蘭